le monde
libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

PRIX : 0,50 NF

Rédaction · Administration
3, rue Ternaux, PARIS-XI°
Tél. : VOL. 34-08
C.C.P. Librairie Publico
Paris 11.289-15

ABONNEMENTS :
France .. 12 mois : 5,50 NF
Etranger . 12 mois : 7 NF

Changement d'adresse
0,30 NF en timbres-poste

FEVRIER 1962
N° 77

APPEL AUX ANARCHISTES

IL n'est que quelques poignées d'anarchistes qui soient actuellement des militants.

Des milliers de camarades jouent un rôle plus ou moins actif dans divers milieux, mais sont pratiquement coupés du mouvement.

Des dizaines et des dizaines de milliers sont retirés de la vie militante ou demeurent à l'état de sympathisants, conservant l'idée libertaire secrètement enfouie au plus profond de leur cœur jusqu'au jour où... jusqu'au jour où quoi ? Jusqu'au jour où d'autres redécouvriront l'anarchie ou, dans des circonstances favorables, feront de l'anarchie sans le savoir ? Jusqu'au jour où l'instinct des masses en révolte leur fera adopter une position libertaire ? Ce n'est peut-être pas totalement impossible, mais le serait encore moins si le mouvement anarchiste avait d'ores et déjà l'ampleur qui lui permettrait de se livrer à une propagande suffisante. Et cette ampleur il l'aurait si précisément tous les camarades dispersés ralliaient le mouvement.

Ne vous récriez pas qu'il y a cent ans que l'anarchie piétine et que le moment est bien mal choisi pour en relancer l'idée.

Il y a cent ans que l'anarchie piétine ? Une organisation suffisamment étoffée, ayant étudié les raisons et tiré les leçons de ces échecs, n'aboutirait sûrement pas à des conclusions moroses pour l'avenir. Mais hors du développement d'une organisation solide et pourtant aussi différente d'un parti politique que le jour l'est de la nuit, il est absolument impossible de faire le moindre progrès et si nous pouvons continuer à alimenter en anecdotes les milieux libertaires nous ne modifierons pas l'Histoire.

Le moment est mal choisi! Est-ce bien sûr? Croyez-vous qu'il soit par exemple impossible que l'Etat s'écroule, miné de l'intérieur par les luttes au sein de ses éléments constitutifs, sans qu'aucune faction ne réussisse à reconstituer un appareil coercitif efficace. Le désordre peut durer longtemps et un mouvement anarchiste cohérent peut fort bien émerger de ce chaos avec toutes ses chances.

Camarades ne perdez pas de vue les perspectives révolutionnaires. Pour la lutte contre le fascisme rejoignez d'abord la Fédération Anarchiste et en son sein vous pourrez déterminer quelle action et quelle alliance tactique peuvent être utiles ou nécessaires... Plus embrouillé chaque jour est l'écheveau que forment les comités, cartels, rassemblements présen-

(Lire la suite en page 3)

LA REDACTION.

Contre le fascisme

A notre programme de revendications immédiates :

DÉMOBILISATION DES FORCES ARMÉES.

DÉMANTÈLEMENT DES ÉTABLISSEMENTS MILITAIRES.

CESSATION DE LA PRODUCTION DES ARMEMENTS.

ABOLITION DES INSTITUTIONS ORGANISANT L'EFFORT MILITAIRE.

CESSATION DU SERVICE MILITAIRE.

FERMETURE DES INSTITUTIONS DE FORMATION MILITAIRE.

ARRÊT DES DÉPENSES MILITAIRES.

On croit d'abord à un canular. Pourtant ce n'est pas dans le « Canard enchaîné », mais dans une publication d'apparence sérieuse : « La Revue des Nations-Unies », (mensuel officiel du Département de l'Information des Nations-Unies distribué par les Presses Universitaires de France). Au numéro du 1er octobre 1961, pages 31-39, un plan de désarmement, présenté par deux Etats seulement, les Etats-Unis et l'U.R.S.S., le 20 septembre 1961, conjointement et comme aboutissement, paraît-il, de plusieurs mois de pourparlers entre eux. Tout y est : principes généraux de négociations et programme par étapes ; désarmement graduel mais général et complet des Etats et mise sur pied d'une force des Nations-Unies pour la paix ; contrôle international strict pour vérifier les étapes du désarmement ; obligation de contribuer à la Force des Nations-Unies et emploi de cette Force pour prévenir et éliminer toute menace ou utilisation d'armes par les Etats. Enfin, les deux pays signataires demandent que l'on s'efforce « d'obtenir et d'appliquer l'accord le plus large possible à la date la plus proche possible ». Accord qui garantira que « la guerre n'est plus un moyen de régler les problèmes internationaux ».

Tous les point d'un programme qu'anarchistes, antimilitaristes et pacifistes ont avancé depuis longtemps, en se faisant traiter d'utopistes et de rêveurs par la Gauche réaliste, sont énumérés par les deux gouvernements actuellement responsables de la paix du monde, notamment et textuellement ceux reproduits en tête de cette rubrique. Il est kuand même agréable de les voir repris par de si bons auteurs alors que l'on n'osait même plus les crier en slogans.

La voie ainsi tracée, où mène-t-elle ? A la Paix internationale peut-être. Mais la Paix nationale ? (Car les armées ont toujours eues d'autres missions en-deça des frontières.) Les deux Grands l'ont prévu : « Les Etats n'auront à leur disposition que les armements non nucléaires, forces et installations et établissements qui sont déterminés d'un commun accord pour MAINTENIR L'ORDRE ». Donc, grévistes de Detroit et de Vorkhouta, manifestants de Pittsburg et de Kronstad, de Saint-Nazaire, de Budapest, de Barcelone, de Poznan, de Calcutta, de Tiflis, de Bruxelles, de Berlin-Est et de Tokyo, rassurez-vous, on n'utilisera pas contre vous la bombe atomique, mais les armes « classiques » comme d'habitude : pèlerines, matraques, sabres de cavalerie, lances à incendie, pistolets, auto-mitrailleuses, hélicoptères, tanks, salles de police, cabinets d'interrogatoires, prisons, casernes, camps de regroupement, etc... Messieurs les diplomates de l'Est et de l'Ouest se mettront aisément d'accord sur les « forces, installations et établissements » destinés à vous faire taire.

(Lire la suite en page 3)

J. PRESLY

Front unique du prolétariat ? OUI ! Collaboration des classes ? NON !

« IL est douloureux qu'aujourd'hui encore, en cette veillée d'armes, existent des travailleurs qui combattent, qui haïssent presque d'autres travailleurs à cause du seul fait d'appartenir aux organisations ou partis divers et rivaux.

Aujourd'hui, puisqu'il n'y a pas d'autre espoir de salut pour la bourgeoisie et le Gouvernement que la division des travailleurs, trahit la cause de l'émancipation humaine celui qui, pour une raison quelconque, souffle dans le feu de la discorde et ne cherche pas, au contraire, à réunir en un seul faisceau toutes les forces révolutionnaires.

Nous sommes Anarchistes et nous combattons exclusivement pour le triomphe de notre idéal. Mais le premier pas sur le chemin qui doit conduire à notre radieux idéal est l'abolition des institutions actuelles et c'est pourquoi nos frères d'armes sont tous ceux qui combattent ces institutions.

Si les autres, par esprit de rivalité et désir de prédominer tentent de nous dépeindre comme sectaires nous, nous tendons quand même la main à tous les hommes sincères et combattons uniquement les méthodes qui nous semblent contraires à la Révolution et les hommes qui trahissent la cause qu'ils prétendent servir.

Que les travailleurs s'en souviennent :

« Quand les patrons les exploitent, ils n'en font pas question de parti et les affament tous également ; quand les carabiniers leur déchirent la poitrine avec le plomb royal, ils ne leur demandent pas d'abord quelle carte du parti ils ont dans la poche. »

Quarante-deux ans après, ces paroles de Malatesta (dans « Umanità Nova », le 8 avril 1920) n'ont rien perdu de leur actualité. Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser, avec amertume, qu'elles ne furent pas comprises par les travailleurs italiens : deux ans après, le fascisme s'installait en Italie. Nous disons « s'installait », car la prise du pouvoir par les fascistes ne correspondait en rien aux vieux clichés qu'attendaient les partis de gauche : « A vrai dire, l'aspect de Florence n'était pas celui de Paris en 1789 », raconte Curzio Malaparte. « Dans la rue, les gens avaient l'air tranquille, indifférents et tous les visages étaient éclairés de ce vieux sourire florentin, ironique et courtois... Les théâtres, les cinématographes, les cafés étaient ouverts... La technique du Coup d'Etat avait fait de grands progrès dans les temps modernes... » Le fascisme s'installait, quand le potentiel, la force de frappe, l'arme redoutable qu'est la grève générale étaient du côté du prolétariat italien. Mais les grèves n'étaient plus dirigées, comme elles l'avaient été en 1919, **contre l'Etat** et le rôle des organisations ouvrières — partis et syndicats — dans la défense de l'Etat bourgeois italien a été le même que celui que le marxiste Bauer a exploité en Allemagne, en mars 1920, contre le Coup d'Etat de von Kapp.

C'est de la même façon qu'en lançant le mot d'ordre de grève D'UN QUART D'HEURE contre l'O.A.S., les **dirigeants** de la C.F.T.C., de la F.E.N., de la C.G.T., du P.C. détournaient les travailleurs de leurs préoccupations de classe, renforçaient la position de De Gaulle en resserrant les liens de l'« Union Sacrée » et rassuraient la bourgeoisie par le « civisme » qu'ils sont capables d'imposer aux travailleurs.

par WALTER

Quand Bothereau, le haut bureaucrate de la F.O., justifie son abstention de manifestations publiques contre l'O.A.S. par un anti-communisme petit-bourgeois — ce qui ne l'incommode pas de s'asseoir au Conseil Supérieur du IVe Plan aux côtés des représentants cripto-communistes de la C.G.T. — il fait partie des « hommes qui trahissent la cause qu'ils prétendent servir », dont parlait Malatesta.

Quand le Bureau Politique du P.C. « appelle tous les Français et toutes les Françaises **sans distinction d'opinions** », il emploie « les méthodes contraires à la Révolution ».

Quand cent « anciens résistants », de M. Benoit Frachon au général Billotte, en passant par de Chambrun, amiral Muselier, Mauriac et autres curés, pasteurs, généraux, députés, ministres, anciens et futurs, appellent à « agir **au grand jour** contre les factieux », c'est qu'**ils ont peur de cette unité** qui ne se fait pas « au grand jour », de cette unité dont parlait Malatesta et qui est celle des travailleurs, par dessus les Bureaux politiques des Partis, en dehors des cadres bureaucratisés des syndicats, de cette UNITE DE CLASSE, qui risque d'échapper au contrôle de ces Messieurs.

Quand on traite les militants anarchistes de « provocateurs » parce qu'ils chantent « l'Internationale » (« pas de provocation, Camarades, chantons « la Marseillaise ») et quand on trouve « peu constructif le vieux cri populaire : « Mort aux vaches ! » (« Police avec nous, Camarades... »), ou bien on est un jeune con, ou bien on est déjà un vieux bureaucrate coriace et pourri, mais de toute façon on manque totalement de **conscience de classe** et on justifie l'arrogance de De Gaulle vis-à-vis de la classe ouvrière battue et dont le concours qu'elle lui offre doit rester strictement limité au cadre étroit qu'il lui assigne.

« L'Express » (du 11 janvier 62) ne le cache pas : « Contre le régime, son caractère personnel **et même sa politique sociale,** il n'y a pratiquement pas d'unité, ni même de regroupement possible... » Mais on veut nous tranquilliser vite car : « L'unité est — toujours d'après « l'Express » — déjà moins difficile et, en tout cas, plus étendue quand il s'agit d'organiser la lutte contre l'O.A.S. ».

Même contre l'O.A.S., il y a, toujours d'après l' « Express », deux « fronts communs » possibles : l'un avec et l'autre sans la C.G.T. et le P.C. « Politiquement » — comme ils disent, car on ne va pas parler cuisine dans le salon, la politique et l'économie n'ayant aucun rapport, n'est-ce pas ? — « politiquement » donc cette unité va des radicaux et M.R.P. aux P.S.U., S.F.I.O., C.F.T.C., F.E.N. et beaucoup d'autres initiales, plus ou moins mystérieuses et barbares. Il y a juste l'absence de trois lettres dans

(Lire la suite en page 3)

Un steack de boucher

UN monsieur bien mis, chipoteur, mais ordinairement rangé, faisait un esclandre en emportant sa côtelette : « Monsieur, un jour prochain les lampadaires porteront des fruits et ces fruits seront des bouchers ! » Comme il n'avait ni une tête d'intellectuel, ni une tête de métallo, ni une tête d'antifasciste, ni une tête de nord-africain, il put déguster ailleurs qu'au commissariat du coin sa grillade honnêtement acquise.

Le boucher encaissa la prédiction et le bénéfice. Le circuit court de la viande lui donnait à penser au prochain tour de France. Foin des prêches de Misoffe ! Il taillait du filet de Gaul, du rognon de Baldini, du jarret d'Anquetil. Vive juillet, les vacances avec bobonne et les enfants. Des vacances bien gagnées, à la sueur de son front de commerçant probe qui détermine la hausse des marges bénéficiaires en fonction des circonstances, comme on le lui a appris. Un boucher optimiste.

Il y a de quoi. Concini fut mangé, plus ou moins cru, plus ou moins cuit, par le peuple de Paris. C'était en 1617. Heureusement les mœurs ne sont plus les mêmes. Papon dirait qu'elles furent policées. Sur les étals vides aucune ménagère n'a exploité l'idée de tailler un steak dans

par Marc PEHER

une fesse de boucher récalcitrant. Pourtant ils sont généralement bien nourris, mais notre ère mécanique nous fait perdre le goût pour la bonne chère. Nous voudrions des fesses de boucher surgelées, ce qui exclut toute spontanéité et nous conduirait à subir les conséquences de la préméditation.

Cependant la loi est faite par et pour un ordre que nous voulons abattre. D'autre part la hausse du prix de la viande nous contraindra à nous passer de cet aliment qu'il faudra bien remplacer. Nous devons dès à présent envisager de manger un jour du boucher, solution plus rationnelle que celle proposée plus haut et qui émanait d'un petit-bourgeois indigné et nihiliste. Mais attention, quitte à prendre des risques, sachons aller jusqu'au bout. Il n'est pas question de voir le prix au détail du roastbutcher s'élever vers des cimes inaccessibles, comme aujourd'hui celui du roastbeef. Il s'agit de mettre en place un circuit libertaire de production et de consommation de la viande de boucher.

En fonction des besoins et compte tenu des prévisions, des délégués des paysans et des délégués des travailleurs seront chargés d'organiser la reproduction, l'élevage, le transport, l'abattage, le stockage et le débitage des bouchers. Plus de points de vente : des lieux de distribution. Du producteur au consommateur en passant par les seuls intermédiaires techniquement nécessaires. Plus de maquignons, plus de mandataires, plus de chevillards, plus de grossistes. Le reclassement de ceux-là peut nous créer des difficultés. Le mieux sera de les consommer d'abord car les approvisionnements seront peu abondants durant les premiers temps, les bouchers se reproduisant moins vite que les bovins, et cela évitera en outre qu'ils n'aillent grossir les rangs des poujadistes.

Ne nourrissons cependant pas trop d'illusions au sujet de ce système. Théoriquement il rend bien compte de notre conception de la société libertaire, mais il est bien entendu qu'on ne peut pas l'appliquer à n'importe quelle marchandise. Par exemple certains proposeront, par antimilitarisme congénital, qu'on profite de l'occasion pour liquider la question des armées, c'est-à-dire que nous nous alimentions en paras, godards, légionnaires, trinquiers, galonnés, salans et étoiles de toute sorte, pendant les débuts difficiles, au lieu de nous serrer la ceinture. Or des études menées avec le plus grand soin ont montré que, comme les papions, ces produits étaient impropres à la consommation.

A REBROUSSE POIL
HOLD-UP

Les intrépides qui discutent des événements avec une gravité hautaine sont profondément repoussants ; une chose capitale leur échappe, c'est l'impuissance des pauvres gens désarmés devant le malheur.

En 1940, quand le ciel était plein d'avions allemands et que les bombes pulvérisaient tout, on se souvient d'avoir entendu un infortuné s'écrier :

« Vivement que les Fritz soient là ! Quand ils seront les maîtres, ils ne bombarderont plus ! »

Ce n'était pas un défaitiste; c'était simplement un homme sans défense, déjà vaincu. Il ne pensait ni à l'avenir ni à l'histoire, mais à sa maison et à ses enfants. Et ç'aurait été la paix et le bonheur sur terre si tout le monde avait eu la sagesse de ne penser qu'à cela.

Hélas ! Ces temps sont revenus.

L'autre soir, après les plastiquages qui avaient démoli les foyers des gens paisibles, des citoyens, des innocents échangeaient des propos amers sur ces dévastations impunies, et finalement l'un d'eux murmura :

« Si l'on savait ce qu'ils veulent, ces gars-là... Une fois au gouvernement, peut-être qu'ils ne plastiqueraient plus... »

Avec horreur, un autre s'exclama que ce serait une prime à la violence (comme en 1940, face aux Allemands !), qu'il fallait se souvenir des camps de concentration fascistes, qu'on savait depuis Hitler où ces choses-là menaient les peuples dociles. Mais le premier répéta, poursuivant son idée :

« Oui, mais... ils ne plastiqueraient plus, peut-être ? »

Sans doute, Salan à l'Elysée ne plastiquerait-il plus. Franco ne plastique pas. Si Debré était à la place de Soustelle, peut-être userait-il du plastic pour manifester cette colère dont il fut le courrier, et qui soulève d'ailleurs de sa part une réprobation modérée dans l'expression explosive qu'elle revêt.

Voilà le succès de la terreur : faire dire ou penser dans la masse, qu'une fois les tueurs au pouvoir, ils cesseront « peut-être » de tuer.

Alors ,il faut livrer l'Allemagne à la Sainte-Vehme, l'Italie à la Maffia, les Etats-Unis du Sud, au Ku-Klux-Klan, ceux du Nord à Al Capone ou à Scarface. Et la France à l'O.A.S. : Arturo Ui au pouvoir !

Comme ça, n'est-ce pas, le monde sera tranquille.

Tranquille comme il l'était, quand les grands dictateurs — et les moins grands — se le partageaient : les disparus, Hitler, Mussolini, Staline ; les survivants, Franco, Salazar.

Quand les employés de banque voient entrer les gangsters, ils se retrouvent d'instinct, bras levés, contre le mur. Sauf le caissier, qui leur remet avec respect les clés du coffre : « Lorsqu'ils auront tout emporté, on ne sera plus sous la menace de leurs revolvers. »

Eh bien ! En ce moment se prépare un hold-up pour s'emparer d'un pays et faire lever les bras à ses quarante-six millions d'habitants.

P.-V. BERTHIER

La grande illusion
de de GAULLE à Henri TISOT

Mai 1958 ! Il fallait en sortir, mettre un terme à la gabegie, confier le destin du pays à des hommes neufs, en terminer avec la trahison et les retournements de position des élus de la quatrième et assurer à la France une sécurité définitive.

Cela, c'est ce qu'on criait en haut lieu et ce à quoi on s'efforçait de croire un peu partout :

« Il faut que ça change » a toujours été le slogan de tous les gogos pour que précisément cela ne change pas.

Mais la véritable raison de l'accession de de Gaulle au pouvoir a été la peur, pour ne pas dire la lâcheté ; l'espoir honteux, qu'homme miracle, il concilierait l'inconciliable, qu'il pourrait satisfaire aux exigences d'une féodalité colonialiste en même temps qu'aux soifs d'affranchissement des populations nord-africaines, qu'il pourrait se montrer l'homme du patronat et de la réaction, tout en répondant aux revendications de la classe ouvrière.

Et la responsabilité dégagée, 80 % des Français allait pouvoir aller à la pêche et jouer à la pétanque.

Enfin, on allait avoir un gouvernement, et un gouvernement fort, de surcroît.

Janvier 1962 ! Où en sommes-nous ?

La cinquième république est, plus que tout autre, incapable de gouverner ; tout lui échappe : elle ne peut régner ni sur la « police républicaine » ni sur la police tout court, ni sur la magistrature en complicité avec les hommes des barricades, ni sur Ben Bella qui, par une grève de la faim, l'oblige à capituler, ni sur les plastiqueurs qui s'évadent vingt-quatre heures après leur arrestation, ni sur l'O.A.S. qui introduit ses créatures dans tous les rouages d'Etat et dicte ses ordres anonymes à la nation.

Tel est, après moins de quatre ans, le bilan d'un gouvernement fort.

Jamais, même aux plus belles heures de la IIIe et de la IVe défuntes, on n'avait vu plus de faiblesses mêlées à plus d'arbitraire.

C'est le moment que choisit le peuple autruche pour sortir la tête du sable et s'apercevoir que tout ne va pas pour le mieux dans la Ve des Républiques, pour se rendre compte que la lâcheté ne paie pas et qu'éluder un problème n'est pas le résoudre.

Mais s'en rend-il vraiment compte ?

Il accusera son grand homme de n'avoir pas répondu à ses folles espérances, et se navrera et se réjouira tout à la fois de le voir ramener aux proportions d'un comique de music-hall, à qui il suffit de forcer d'un demi-ton pour faire s'esclaffer les foules.

Eh bien non ! la trahison, c'est toi qui en est coupable, toi qui a voté à 80 % pour ta prétendue sécurité, c'est ta lâcheté en mai 1958, lorsque tu refusais les troubles qui éclatent aujourd'hui en charges de plastic, c'est ta croyance stupide aux assurances contradictoires prodiguées en ce style auquel tu accordais de la grandeur et dont tu commences à sentir le vide et le grotesque.

La trahison c'est d'avoir cru que par la volonté d'un homme, la Paix serait chose faite, c'est d'avoir imaginé que toutes les forces réactionnaires massées en Algérie feraient silence, c'est d'avoir supposé que l'état moyenâgeux qui y régnait, et qui y règne, allait voir se réconcilier les seigneurs et les serfs, les négriers et les esclaves.

La trahison, l'éternelle trahison c'est de faire confiance à autrui pour ce qui nous concerne en propre et d'attendre d'un sauveur (quel qu'il soit) ce qu'on est trop veule et trop lâche pour accomplir soi-même.

HEMEL

LE DUCE DE GAULLE... ...OU LE CAUDILLO SALAN ?

Au cours d'une récente conversation, le propos tournait autour de l'actualité et des dangers que représentait en France la montée du fascisme. Un camarade, marxiste, non-orthodoxe, était loin de partager nos craintes. Il estimait qu'aucune des conditions requises pour une prise de pouvoir par le fascisme n'étaient réunies, qu'historiquement, politiquement, économiquement rien ne laissait prévoir une telle évolution. Outre que la France de par sa construction sociale n'a pas la matière pour permettre le développement d'un tel mouvement, la situation économique en plein essort, les perspectives d'expansion dans le cadre du Marché commun et vers les pays sous-développés, font que d'une part le Capitalisme n'est pas prêt ni disposé à tenter une telle aventure et que d'autre part, les masses indispensables à la réussite font défaut. Pour ce camarade tout cela n'est que bruits, sinon conçus tout du moins amplifiés et largement diffusés par le gouvernement à fin de servir d'atout dans le jeu machiavélique de sa politique ; et agitations de syndicats et partis pour rameuter leur clientèle électorale qui se disperse au vent.

Voilà un raisonnement bien séduisant et on peut avouer qu'il est tentant d'y souscrire. Seulement, il est bien vrai que la lutte anti-fasciste, idée force, est l'élément qui peut le mieux fixer les travailleurs et les préparer au combat. Mais quel combat ? Car il est tout aussi vrai et indéniable que l'on a abusé et que l'on abuse encore de l'épouvantail fasciste pour des motifs politiques qui ne nous intéressent en rien. Alors, s'il y a fascisme, encore faut-il savoir où il est, apprendre à le connaître pour le mieux combattre. Inconsciemment nous ressentons une terrible menace, car il n'est pas possible que la longue suite de guerres coloniales, surtout celle menée depuis huit ans en Algérie n'apporte les germes réactionnaires, inhérent à tout conflit, les éléments destructeurs de la vitalité révolutionnaire des travailleurs ; la lutte de peuple à peuple est une lutte fratricide, un fossé difficile à combler est creusé, car hors de l'internationalisme il n'y a de salut pour personne. Et si nous ne pouvons prendre à notre compte le concept de responsabilité collective dans l'entreprise de génocide d'un peuple, il n'en est pas moins vrai que nous sommes responsables, nous révolutionnaires d'avant-garde, de ne pas avoir trouver les moyens de l'empêcher et surtout, de n'avoir rien fait pour donner un autre sens au combat des travailleurs algériens. L'histoire, à laquelle il est de bon ton de se referer, nous montre que jamais les travailleurs n'ont failli à la lutte et s'ils ont cédé c'est seulement après que ceux, chefs ou responsables, qui s'étaient fait un devoir de les représenter, de les guider ont, par incapicité ou lâcheté, fui le combat.

Et, puisque l'on parle de fascisme, mythe ou réalité, nous pensons utile de tracer, sommairement, ce qu'il fut en Italie où il est né, et de présenter plus ses buts que les moyens dont il disposait pour s'imposer.

Au lendemain d'une guerre mondiale qui ne devait apporter que de vives désillusions et renforcer jusqu'à l'exaspération le sentiment national, syndicats et partis de gauche italiens sont conscients de leur force, mais l'incapacité des chefs de partis, l'idée réformiste qu'ils prônent font que les masses qui étaient prêtes à prendre un tournant violemment révolutionnaire se détournent du socialisme.

Fondé en 1919, le parti fasciste n'a aucune doctrine précise. Il profite d'une situation économique rendue désastreuse par les dépenses de guerre dont les conséquences sont la misère des classes ouvrières et la ruine des petites et moyennes classes bourgeoises et paysannes, des professions libérales et des officiers en instance de licenciement. Après la grève générale d'août 1922 brisée par les chemises noires et l'échec de l'occupation des usines, la poussée révolutionnaire décline. Par contre, financés par le patronat groupé en Confédération Générale de l'Industrie et de l'Agriculture, organisés en bandes armées, les fascistes assassinent et exterminent leurs adversaires. Puis c'est la marche sur Rome où, le 30 octobre 1922, le pouvoir est remis à Mussolini. La malhonnêteté, l'incapacité plus que la désunion des gauches font de Mussolini non seulement un dictateur de fait mais de droit. « Tout dans l'Etat, rien en dehors de l'Etat, rien contre l'Etat », telle est la formule clé qui, parallèlement au culte du chef, sert de fondement au mysticisme et fanatisme fasciste. En effet, leur doctrine est avant tout étatique, la nation est une entité, ayant une unité tant morale que politique et économique. Mais cet Etat est différent de l'Etat politique du XIXe siècle, il répond à la volonté de Mussolini de mettre fin à la lutte de classe ; la base en sera donc syndico-corporative, c'est-à-dire que tous les intérêts particuliers seront représentés dans les organismes de l'Etat, mais aussi ces intérêts seront subordonnés aux intérêts de la nation, c'est l'**Etat-Peuple.** Le Socialisme scientifique ou marxiste, le parlementarisme doivent conduire les peuples à l'abîme, il est nécessaire de restaurer l'autorité morale de l'Etat pour sauver la civilisation occidentale moderne.

L'Etat tient compte des intérêts de toutes les classes, il veille sur ces intérêts et maintient l'harmonie. « L'organisation de la production constitue un intérêt supérieur de l'Etat, auquel tous les intérêts individuels doivent se subordonner. Par ailleurs, l'Etat incarnant la Nation, la production constitue aussi un intérêt national. » Pour exercer sa tutelle, l'Etat se sert de l'organisation corporative représentant les organisations syndicales des différents facteurs de la production, empoyeurs, travailleurs intellectuels et manuels pour une branche déterminée de la production. Ces organisations syndicales forment partie intégrante de la constitution de l'Etat. Parti fasciste et associations syndicales « sont des institutions populaires au vrai sens du mot : ce sont les nouvelles institutions représentatives. Car le régime fasciste, ayant aboli la forme périmée de représentation politique fondée sur un suffrage populaire trompeur, substitue le citoyen-producteur au citoyen-électeur, réalisant ainsi la participation du peuple au gouvernement de l'Etat : là réside son originalité volontaire propre ».

par Henry K.

Telle est la doctrine de Mussolini et, si la réalité ne fut pas conforme à l'esprit et à la forme, il n'en reste pas moins vrai que les dirigeants fascistes voyaient là les moyens de supprimer les conflits sociaux du siècle. Totalitariste d'une part, le fascisme est aussi et surtout collaborationiste. On ne peut savoir si le fascisme est le moyen suprême pour le capitalisme de sauvegarder et de relever ses profits, ou bien s'il est le produit d'une crise bouleversant les rapports sociaux, ce qui est certain c'est que le capitalisme est exclusivement le seul bénéficiaire de l'ordre nouveau En opposant à la notion de lutte de classe, la collaboration entre elles, le fascisme maintient l'exploitation de l'homme par l'homme et détruit toutes possibilités pour les exploités de s'affranchir en faussant les rapports de la lutte.

Si le Capitalisme n'a pas joué le premier rôle dans l'avènement du fascisme, celui-ci représente tout de même dans les perspectives de crises le meilleur moyen de maintenir l'organisation de classes et les intérêts qui en découlent. Il est même possible et logique de penser que dans les meilleures conditions d'expansion économique le Capitalisme ne tente de l'instaurer progressivement afin de prendre une option sur l'avenir.

N'est-ce pas d'ailleurs ce qui c'est passé en France dès 1958. Face à la menace de faillite économique, profitant de la crise politique née de la situation en Algérie, le grand Capital portait au pouvoir le Général de Gaulle, reprenant en quelques mois le peu d'autorité qu'il avait perdu en près de quinze ans. Car, ne l'oublions jamais, si le 13 mai fut une victoire contre la gauche socialiste et communiste, ce fut surtout une victoire contre la classe ouvrière. Pour les capitalistes, il ne s'agissait nullement d'un retour en arrière, de retrouver leur toute puissance sous la forme du patron de droit divin, mais d'assurer la continuité de leurs profits en supprimant en apparence leur rôle d'exploiteurs. Pour cela il suffisait de substituer à la notion de profits individuels, la notion d'expansion et de richesse nationale et cela est le fascisme. Au lieu que de profiter d'une situation de fait comme cela s'est produit au cours des grandes crises de l'entre-deux guerres, où le capitalisme a profité d'un accident pour faire opérer un lent glissement vers l'Etat-Peuple de Mussolini, l'intéressement des ouvriers à la marche des entreprises, les projets de réforme de la constitution sont là pour en témoigner : régime présidentiel pour un homme « où la foule se reconnaît, possédant à ses yeux l'intelligence et l'énergie qu'elle voudrait acquérir... » et surtout la suppression du Sénat remplacé par une assemblée mi-politique mi-corporative, semblable en tout point à la Chambre des faisceaux et Corporations de l'Italie fasciste. Le plus grave dans cette affaire, c'est qu'elle se déroule au moment même où les intéressés, les travailleurs français, sont mobilisés sur un tout autre front par ces mêmes chefs populaires dont, en 1912, Girault disait que le premier devoir d'un révolutionnaire était de les supprimer tous. Inconscience pour certains, calculs pour d'autres, n'est-ce pas Monsieur le camarade Mollet ? Ne verra-t-on pas le fasciste De Gaulle sauvé de la fureur du fasciste Salan par leurs prochaines victimes. Car tout compte fait la poignée d'agitateurs de l'O.A.S. se moque du petit blanc et du petit juif d'Alger ou d'Oran, ils auraient pu crever la gueule ouverte nos Français d'Algérie, si De Gaulle ne s'était, en son temps et contre nature, accoquiné avec le peuple si De Gaulle avait jamais été accepté par l'armée, si De Gaulle n'avait contre lui la bourgeoisie pétiniste.

Il ne s'agit en somme nullement de minimiser la menace fasciste des gens d'Alger, c'est une réalité, mais il n'y a pas seulement menace de fascisme, il y a que le fascisme est et qu'IL EST A PARIS !

Dans la prévision d'un coup de force !

Front unique politique ou résistance ouvrière ?

Salutaire inexpérience !... lançait Maurice Maeterlinck dans Sagesse et destinée. La jeunesse ne doit pas utiliser tel qu'il lui est transmis l'héritage des générations antérieures .. ni se soumettre à des idées toutes faites, ni s'installer dans des appareils tout montés. Il lui faut accomplir ses propres expériences, prévoir le renouvellement des biens et des valeurs.

— Nous les vieux nous ne devrions pas offrir des exemples. Tout au plus, formuler des avertissements... c'est-à-dire dans bien des cas : dévoiler les vieilleries cachées sous les couleurs brutales de la mode qui passe.

Nos fréquentes références historiques provoquent interruptions impatientes et sourires compatissants. Nous n'invitons pourtant pas les jeunes à nous répéter. Nous leur recommandons de ne pas imiter... les plus bruyants et les plus tenaces de nos contemporains. Et si nous évoquons nos luttes d'antan, c'est pour dénoncer l'abus de confiance commis par ceux qui simplifient, déforment ou défigurent un passé dont ils se souviennent mal... parce qu'ils ne l'ont pas vécu... entendez que s'ils atteignirent en même temps que nous l'âge de raison... ils eurent sur nous l'avantage d'être... raisonnables avant d'être âgés...

Préambule qui ne m'éloigne pas de mon sujet. Il s'agit de la résistance à l'O.A.S., au « fascisme » ; de l'unité antifasciste, du Front unique... etc... Je vais sans doute heurter pas mal de mes amis. Ce n'est pas la première fois que je me débats à contre-courant.

Il est cependant une précision qu'il faut formuler, en manière de précaution. Je ne critique pas nos amis de la « gauche F.O. » tel Lobi des Produits Chimiques.

Je ne suis pas systématiquement hostile à toute tentative d'unité d'action. Je comprends les syndicalistes, les libertaires qui s'associent, afin de réagir contre le terrorisme... « noir », à des gens qui ne nous inspirent guère confiance.

Ce qui compte c'est de secouer les états-majors syndicaux à qui une défiance légitime sert de justification à leur passivité permanente... C'est heureux, même si l'occasion n'est pas la plus favorable. A condition que l'on reste entre soi... entre militants ouvriers. L'insistance avec laquelle certaines publications prouvent leur objectivité par des allusions fielleuses à FO et des invitations mielleuses aux... « Saillants » krouchtcheviens... nous incite à quelque hésitation, à quelque suspicion.

par Roger HAGNAUER

Et encore une fois est-il vraiment nécessaire de bafouer l'Histoire en s'y référant. Je relève deux « interprétations » abusives du passé — que je cite à titre d'exemples — dans l'organe presque officiel du nouveau Front populaire (numéro du 18-1-1962).

Un certain Régulus affirme que... « l'unité » a un effet multiplicateur. Elle crée un courant qui augmente le lot de chaque parti »... Cette vérité d'expérience ressort clairement des élections de 1936 et de 1951 ».

Cette vérité d'expérience a plutôt le caractère d'une vérité... révélée... Les élections de 1936 se sont déroulées sous le signe du Rassemblement populaire comprenant principalement le Parti Socialiste, le Parti Communiste, le Parti radical de Daladier, la CGT à direction réformiste, la CGTU à direction communiste.

— La fusion des deux centrales syndicales n'ayant été réalisée organiquement que quelques jours avant les élections. — La victoire du Rassemblement populaire se concrétise par une majorité parlementaire et la formation d'un gouvernement Léon Blum. Mais, si l'on examine la répartition des voix, on s'aperçoit que la supériorité numérique de la Gauche était à peine plus forte qu'en 1932. Seulement au sein de la masse électorale acquise à toutes les gauches en 1932, au Rassemblement populaire en 1936, il y eut en 1936 déplacement de voix du parti radical au parti communiste. On peut en tirer quelques déductions intéressantes. Quant aux affinités entre jacobins dégénérés et communistes stalinisés... Ce qui nous intéresse ici, c'est le démenti très net infligé par les faits et les nombres... à la ... « vérité » de M. Régulus.

M. Mendès-France est évidemment plus sérieux. Cependant dans son entretien du même jour il procède à un rapprochement hasardeux : « M. Terrenoire a baptisé communistes tous les manifestants du 19 décembre. Habileté cousue de fil blanc ! Mais lorsque Dolfuss et Schuschnigg écrasaient les mouvements de gauche en Autriche après l'autre guerre, en les qualifiant bien sûr de communistes, est-ce que cela les renforçait du côté des nazis ? ».

Il aurait fallu beaucoup d'audace dans le mensonge aux chanceliers d'Autriche pour dénoncer le parti communiste qui était réduit à une secte impuissante à Vienne et dans les campagnes. C'est, sans aucun artifice de propagande, que l'ignoble jésuite Dolfuss a écrasé le 12 février 1934, la classe ouvrière viennoise représentée exclusivement par la social-démocratie. Celle-ci, prisonnière du dogmatisme marxiste, a commis aussi de lourdes erreurs, n'a pas su prévenir le coup de force nazi annoncé par l'assassinat de Dolfuss. Du moins sa légende s'enrichit-elle de combats désespérés et d'héroïques martyres.

M. Mendès-France aurait prouvé une plus grande probité historique, en évoquant l'exemple allemand. En Allemagne, le parti communiste était puissant, solidement encadré, fortement armé, bénéficiant d'expériences fructueuses. De 1928 à 1933 le mot d'ordre de Front unique a été délibérément utilisé par ses chefs — dociles agents de Staline — pour dénoncer, discréditer, combattre par tous les moyens les militants socialistes, communistes d'opposition ou anarchistes. Complices implicites d'Hitler, les staliniens allemands n'ont pas craint de s'allier officiellement en 1932 aux nazis contre le gouvernement socialiste de Prusse. Ce serait encore un motif à déductions intéressantes.

Il y a les accidents... dont la gravité ne nous échappe pas. Le péril immédiat peut nous convaincre à nous joindre à des équipes déjà formées ou même à participer à leur formation. A la condition que nous gardions le droit de rompre l'alignement, que le rassemblement ne dure que le temps de la bataille — si bataille il y a.

— Pense-t-on cependant que le bluff puisse impressionner des gangsters qui connaissent leur métier ? Ils savent que la hauteur du panneau-réclame est souvent inversement proportionnelle à la densité du rassemblement.

Ils connaissent l'imposture des longues listes de groupements qui n'indiquent que les déplacements ou les déguisements d'une même clientèle.

Pour qu'une somme soit appréciable, il faut qu'il y ait une seule unité de mesure et des termes nettement distincts. Pour que l'unité d'action soit efficace il faut que l'action soit possible par la convergence des forces et un même point. Que l'on aboutisse à l'organisation unique des syndiqués d'une même industrie et sur un même territoire — ou que l'on additionne les effectifs de plusieurs syndicats — nous savons exactement d'où nous partons et où nous pouvons aller. Et puisque certains sont séduits par la... « vérité d'expérience » (sic!) on peut rappeler qu'en 1936 l'unité syndicale n'a pu produire d'effets durables et profonds, parce que les syndicats les plus solides ont été noyés dans la cohue mouvante du Rassemblement populaire.

— Les directions confédérales FO et CFTC ont tort de ne pas s'affirmer par des initiatives audacieuses. Elles ont raison de refuser un accord permanent avec des gens qui se déstalinisent aussi docilement qu'ils se sont stalinisés.

C'est au niveau des Unions départementales et locales que l'on doit préparer la prévention efficace du coup de force. Que les syndicats libres de FO, de la CFTC, de la FEN, des autres formations autonomes créent au sein des Bourses du Travail, des comités de vigilance où seront représentés obligatoirement les syndicats dont les ordres de grève peuvent être immédiatement efficaces.

Faudra-t-il appeler l'Union cégétiste ? Il appartient aux responsables d'en décider. Un protocole d'accord précisant les conditions impératives de l'action commune pourrait être assez précis pour empêcher toute tentative de noyautage ou d'enveloppement.

Et les autres groupements politiques ou philosophiques? Nul ne les empêchera de mener leur propagande, soit de concert, soit en ordre dispersé.

S'ils sont vraiment désintéressés, ils ne feront rien qui puisse gêner la résistance ouvrière. Et les militants révolutionnaires authentiques y participeront volontairement, sans préalable idéologique ou espoir électoral.

P.S. — Mon article était composé lorsque j'ai lu dans la presse, un filet sur la rencontre de hautes personnalités politiques et syndicales, dont MM. Pinay et Mollet et... Robert Bothereau.

J'ai justifié la prudence du bureau FO, pressé de s'aligner sur un front avec les krouchtcheviens. Mais ceux-ci seront beaucoup plus favorisés par l'initiative de Bothereau que par la réalisation du Front Unique.

Le syndicalisme libre couvrant de son autorité ce « bloc enfariné »... ce serait une aberration confinant à la démence. — R.H.

DECAZEVILLE

Depuis Noël les ouvriers français se questionnent sur le sort des ouvriers de Decazeville. Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Le drame de Decazeville est le type même de ces conflits que le capitalisme est incapable de résoudre et même, dans une certaine mesure, de prévoir. Dû à la concurrence du gaz de Lacq ou à l'utilisation de nouvelles matières énergétiques, le déclin de l'industrie-clé de l'Aveyron a éclaté au grand jour. Selon le journal Le Monde (3 janvier), les houillères auraient perdu 30 NF par tonne produite. D'où la nécessité de fermer les puits et de licencier les ouvriers. Ceux-ci se sont mis en grève contre de telles mesures, réclamant la réouverture des puits, ce qui ne peut être considéré que comme une revendication réactionnaire, du moins par le rédacteur du Monde qui titre : « Vers un poujadisme ouvrier ? »

Examinons d'abord le côté négatif des revendications des mineurs :

1° Ils veulent rester mineurs alors que l'industrie minière s'avère moribonde dans l'Aveyron.

2° Ils acceptent leur reclassement mais entendent conserver tous leurs avantages sociaux après leur « reconversion » sans qu'ils soient justifiés par leurs nouveaux emplois. Les patrons et les économistes bon teint peuvent donc les accuser de vouloir garder des « privilèges injustifiés ».

3° Réclamant le maintien des hauts salaires, ils rendent difficile l'installation de nouvelles entreprises dans la région, car l'élévation des frais de main-d'œuvre entraînera une mauvaise rentabilité. Ils nuisent donc à l'intérêt général de leur région. Donc, aux yeux des capitalistes (même lorsqu'ils sont humanistes) les mineurs de Decazeville ont eu le grand tort de ne pas savoir perdre. Leur grève n'est qu'une réaction de défense, un réflexe de ceux qui s'accrochent au maintien de leur rang social, une déroute devant des perspectives de vie nouvelle, une grande peur de l'instabilité...

Mais contrairement aux capitalistes, j'aime les ouvriers quand ils ne veulent pas perdre. Pourquoi leur demander de participer aux sacrifices que l'on dit subis par tout le monde ? Pourquoi s'associeraient-ils aux défaites de leurs entreprises ? Puisse la grève de Decazeville prendre le sens d'une non-participation des ouvriers aux contradictions du capitalisme ! « Oui, nos puits seront fermés car c'est dans l'ordre des choses, mais nous n'en supporterons pas les conséquences parce qu'on ne nous a pas demandé de participer au partage du gâteau du temps des vaches grasses. Nous entendons garder au moins ce que nous avons acquis comme avantages sociaux et comme salaire. Si les autres ouvriers jugent que ce sont des privilèges, nous nous unirons à eux pour leur en obtenir autant. » Voilà le sens que j'aimerais donner à la grève de Decazeville. Il reste que la seule solution que devraient revendiquer les mineurs de Decazeville est celle de la création de nouveaux emplois. En d'autres termes, l'installation de nouvelles entreprises. Mais cela ne se fera pas du jour au lendemain, c'est pourquoi je pense que la réouverture des houillères, même à perte (ce qui est d'ailleurs discuté par les syndicats), n'est pas forcément une exigence irréaliste, utopique, mais elle n'est valable que dans la mesure où elle se veut une mesure provisoire. Elle ne devrait être réclamée que pour permettre à d'autres industries locales de se créer, et réaliser ainsi un plan économique nouveau pour l'Aveyron.

En attendant, l'exemple de Decazeville peut servir de leçon aux ouvriers : le capitalisme est une organisation économique irresponsable, donc inhumaine. Le capital est forcé d'ignorer la valeur humaine du monde du travail, la main-d'œuvre ne représente qu'une possibilité d'exploitation dès qu'elle n'offre plus une plus-value appréciable, on fait appel à une autre main-d'œuvre... Le vrai problème de la justice économique est un problème de pouvoir au niveau des usines ou de tout autre centre de production : tant que les ouvriers ne seront pas maîtres des usines, leurs intérêts seront tout simplement ignorés par le monde du capital. (Cela quand ils ne seront pas bafoués...)

Donc, le vrai but est de démocratiser la production. Toute démocratie politique paraît faible à côté de la démocratie dans la production car celle-ci signifie que l'usine est non seulement un centre de production, mais qu'elle a un rôle autonome dans le cycle de la production, un rôle que les ouvriers et les cadres ont à déterminer en fonction de leurs besoins et de ceux de l'ensemble de la société.

Le cas de Decazeville nous prouve que le capital exerce un pouvoir impersonnel et aveugle et que le seul moyen de dialoguer avec ce pouvoir diffus des actionnaires est de lutter contre lui. Tout dialogue politique est superflu tant que d'anonymes « capitalistes » conduisent l'économie et font de l'usine une machine infernale. Car tout pouvoir politique ne se traduit que par le maintien ou l'établissement d'un pouvoir économique. Le seul problème est de substituer au pouvoir anonyme et par là même sourd et mesquin du capitalisme, un autre pouvoir : celui des conseils ouvriers. L'usine sera devenue alors un centre autonome de production, un noyau émancipateur aussi où les ouvriers défendront leur individualité à travers l'autonomie économique de l'usine. Puisse le drame de Decazeville nous aider à franchir le premier pas : désolidariser les ouvriers des écueils du capitalisme, leur montrer qu'ils n'ont pas à s'attacher à une organisation économique qui les défavorise et dont ils n'ont pas à partager les intérêts aussi bien que les défaillances. Cette grève nous montre le caractère inexorable de la déshumanisation du capitalisme. Les ouvriers doivent comprendre que l'injustice sociale qui est ici criante, persiste même en dehors des crises et qu'il faut attaquer le capitalisme avant qu'il nous attaque.

Les luttes ouvrières ont toujours eu pour moi plus de valeur et de beauté que les intrigues de la Cour. Mais si les intrigues politiques sont toujours sordides, il n'est pas dit que les luttes ouvrières soient toujours belles. Nous les aimons lorsque les ouvriers s'y montrent indomptables, il faut des révoltés pour faire une grève qui ait un accent de révolte. En effet, toute grève devrait être une occasion de révolte et nous aimons les ouvriers qui sont allés au-delà de ce qu'ils étaient obligés de faire. Ils ont prouvé par là-même que leur action n'était pas une simple réaction devant les événements mais le fruit d'une volonté jusque-là enchaînée. C'est ainsi que je trouve, dans le cas de Decazeville, qu'il y a une trop grande part de soumission aux événements car les ouvriers ont été trop facilement utilisés par leurs syndicats plus soucieux de se servir de ce drame à des fins de propagande. Les syndicats ont failli à leur tâche car ils n'ont pas fait déboucher la grève de Decazeville sur des objectifs révolutionnaires tels que, par exemple : proposition d'un plan économique directement élaboré par les ouvriers et que ceux-ci auraient imposé par l'action directe (violente au besoin car ils y étaient préparés) contre le grand capital. Les syndicats se contentent de suivre les ouvriers dans l'action et de les précéder lorsqu'il s'agit de recueillir le bénéfice moral (ou matériel) d'une grève. D'autre part, ils conduisent les ouvriers à des actions plus spectaculaires qu'efficaces telles ces motions déposées aux préfets de leurs départements par les mineurs du Canigou. Pourtant la situation était révolutionnaire car tous les habitants de l'Aveyron se sentaient concernés, et à juste titre, par le licenciement des mineurs de Decazeville. Je ne pense pas que les ouvriers doivent systématiquement s'opposer à leurs syndicats, mais ils doivent se méfier de la bureaucratie des centrales syndicales car elle est aussi impersonnelle, irresponsable et aveugle que le grand capital, elle finit par former une classe différente de celle du prolétariat et par le jeu de la hiérarchie, elle est en collaboration parfois directe avec le patronat, une collaboration qui n'a pas besoin de traîtres pour se réaliser mais qui est le simple fait d'une symbiose. Les ouvriers doivent écouter les minoritaires syndicalistes et puis ceux qui depuis déjà longtemps préconisent la formation de conseils d'ouvriers qui élaborent un programme économique local qu'ils imposeront aux capitalistes et qui forment des noyaux où s'accomplit l'émancipation culturelle des individus. Bref, la classe ouvrière doit se reconnaître elle-même et dans toutes ses luttes, elle doit apprendre à ses dépens que nul programme économique, nulle forme d'action ne seront valables qu'ils ne soient issus d'elle-même car tout ce qui vient d'en haut vient d'une autre classe.

Mais ces problèmes sont pour un temps à venir, nous en sommes encore bien loin. La lutte sociale s'accentuant et la concurrence économique devenant plus inhumaine, les ouvriers et les paysans se réveillent de leur vie bourgeoise. Ils doutent aujourd'hui de la légitimité du capitalisme... peut-être demain basculeront-ils dans le camp de la révolution.

MARC

LE COIN DES JEUNES

Pourquoi militer ?

Les anarchistes conscients de leur condition malheureuse sont révoltés par les sociétés actuelles caractérisées par l'exploitation des classes laborieuses au profit du Capital. Ce système d'exploitation créé, protégé par l'Etat.

Si sa révolte s'extériorise, ce qui ne peut manquer d'arriver vu son caractère relativement passionnel, il s'oppose directement à cet Etat qui a ses sbires, son soldat, son juge et son flic. De très bonnes méthodes pour le calmer, l'envoyer « ad patres » ou à Charenton (poteau d'exécution, cachot...). Seul, son compte est réglé ; sa seule préoccupation doit être ne pas être seul.

Ceci pour l'efficacité de son action, ceci dans une certaine mesure pour sa sécurité.

Un militant, un « bourreur de crâne » pensent certains, peut-être, mais que penser des manuels d'histoire de France, et des prêtres. Mais, au fait, comment un militant anarchiste peut-il bourrer le crâne de ses auditeurs ? Leur impose-t-il une méthode de pensée ? une passivité ? une doctrine politique quelconque ? Non. Vous voyez ça... qu'est-ce que vous en pensez ?... Ne serait-ce préférable si... alors ?...

Il fait confiance à la capacité de penser de son auditeur ; il émancipe, au même titre que le militant libre penseur n'impose pas aux autres que Dieu n'existe pas, mais leur démontre rationnellement qu'il ne peut exister et ainsi qu'il n'existe pas.

Le militant anar dit à l'homme de ne plus être l'esclave, l'animal que l'on sacrifie à une cause ; mais l'individualiste ; s'il se sacrifie, qu'il sache pourquoi, et s'il sait pourquoi, il ne se sacrifiera plus, il vivra uniquement pour sa cause, la sienne et non celle de son maître d'aujourd'hui.

Oui, mais voilà, des gens sont heureux et vous en faites des révoltés, des insatisfaits, vous leur enlevez leur bonheur.

En effet, cet ouvrier là-bas est heureux,... son frigidaire, sa bagnole,... etc... Il est heureux.

Son gosse à 20 ans et a droit à une livrée kaki ; son 2e gosse ne peut pas se payer des études, il faut payer l'essence et les traites de la Dauphine.

Sa femme fait 9 heures dans un atelier. Lui, il fait des heures supplémentaires, il a un certain confort, il mange, il boit, il fume bien, il dort peu... Il est heureux.

A côté, un autre ouvrier manque de chance, il a la peau basanée, direction Goutte d'Or et Bidonville, le couvre feu, le matraquage et pourquoi pas, la torture cez ses « correligionnaires » harkis.

Celui-là, cet homme qu'on traite comme les Français, ce Français à part entière, il était heureux, pourtant il a compris. C'est la révolution en Algérie.

Quant au premier, il suit évidemment les consignes syndicales, quitte à récupérer postérieurement les heures perdues (ce n'est pas ce syndicaliste révolutionnaire préférant crever de faim plutôt que de céder) ; c'est ainsi qu'il se retrouva un certain 19 décembre à la Bastille ; il s'était en quelque sorte réveillé, la matraque lui a permis de se rendormir.

Conclusion : la recette du bonheur, bosser comme un con, et fermer sa gueule. Ça plait à certain, pas à moi ; alors je m'identifie au militant anarchiste.

— Il faut que ça change.

La lutte présente un caractère purement égoïste, je lutte uniquement pour moi ; mais qu'importe ! je ne gêne personne dans ses intérêts réels à l'exception bien sûr de mes exploiteurs : de plus, mes intérêts se retrouvent dans ceux de la classe ouvrière et réciproquement.

Par ailleurs, l'anarchisme est toujours dans le progrès ; par la libération de l'Homme, il entend obligatoirement l'application de méthodes rationnelles et scientifiques d'investigations, il entend encore l'éducation du peuple pour qu'il atteigne une maturité d'esprit qui le libèrera.

Dans un sens purement égoïste qui lui fait conserver son individualité et son originalité, il favorise l'avènement d'une justice sociale et d'un communisme libertaire.

D'ailleurs, ne pas militer est dans une certaine mesure une lâcheté.

En effet, celui qui ne donne pas aux désabusés, aux aigris, l'espoir, l'affirmation et la conservation de leur « Moi » dans la révolte ;

Celui qui passe sa vie à lécher consciemment et consciencieusement les bottes des colosses aux pieds de... pognon.

Qu'est-ce qu'il est ?

BARNABÉ

OLIVE N'EST PLUS

Ainsi notre cher compagnon vient de nous quitter après une brusque et rapide maladie.

Evoquer Olive c'est réveiller cinquante ans de luttes sociales au cours desquelles on le retrouva toujours du bon côté de la barrière, à la pointe avancée du combat.

Syndicaliste avant tout, il joua un rôle important au sein des différentes centrales auxquelles il appartint et qu'il s'efforça d'orienter dans la voie révolutionnaire.

Membre de la C.G.T., il fut des dissidents lors de la création de la C.G.T.U. dont il partagea et porta les espoirs.

Lorsqu'elle fut politisée par les communistes, il fut encore des premiers à lancer la C.G.T.S.R. avec Pierre Besnard.

Autre trait de son caractère, il appartint à diverses fédérations, s'efforçant, selon le hasard de la vie, de toucher tous les milieux agricoles dont il avait fondé le syndicat, après avoir appartenu à celui des cuirs et peaux, car il était cordonnier comme son aîné Jean Grave.

Lors de ses sept dernières années, il assura avec ferveur et dévouement le secrétariat des Amis de S. Faure, s'efforçant tout à la fois de perpétuer le souvenir de notre grand tribun et de faire connaître son idéal aux générations montantes.

Ce qu'il faut ajouter, c'est le caractère humain d'Olive, cette fraternité vis-à-vis des compagnons qu'il côtoyait et qui faisait du terme famille anarchiste autre chose qu'une vague formule littéraire.

Anarchiste par la pensée, par le légitime besoin de révolte, il le fut aussi par le comportement de chaque jour.

Tous les camarades ressentiront le vide qu'il laisse en nous quittant, tant les amis de S. Faure que les membres de la F.A. dont il était adhérent, tant les siens proches à qui nous apportons ici nos condoléances émues que tous ceux qui l'ont approché.

La Fédération Anarchiste

Les Amis de Sébastien Faure ont cru respecter la pensée de leur compagnon en maintenant la date de leur fête annuelle, qu'il animait avec soin et au cours de laquelle nous aurons possibilité d'évoquer sa mémoire.

Autour de la question paysanne

ON NOUS ÉCRIT

Dans un journal paysan, ou qui se dit tel, je lis sous la plume d'un chevalier de cet instrument un article intitulé « Le marathon de Bruxelles ».

Vraiment ces messieurs n'ont pas fini de nous engluer dans des formules grandiloquentes. A mon humble avis c'est « le panier de crabes » ou « le champ de foire » qu'il fallait dire.

Si mes pauvres conceptions d'économie politique sont exactes, les travailleurs n'ont aucun intérêt à se mêler aux querelles des classes possédantes et de la bourgeoisie.

Or, c'est bien de cela, et rien que de cela qu'il s'agit à Bruxelles.

Marché commun ! Si les mêmes mots ont une signification commune qui dit marché dit commerce.

Or en tant que paysan, j'estime que la production et la consommation sont les deux seuls problèmes réels, conscient que je suis de la mission historique et humaine que nous a dévolu la nature.

Je me crois donc fondé à penser que les intérêts qui s'affrontent à Bruxelles sont loin, très loin des miens et de ceux des travailleurs en général.

On y a parlé des métayers, des fruits, des céréales, des légumes, des exportations, des importations et de la main-d'œuvre, des lois sociales, des capitaux et de leur intérêt, bref de tout ce qui touche à l'argent, de tout... sauf des monnaies. Or, que je sache les participant en ont six, différemment cotées dans les bourses mondiales et de beaux jours sont encore promis aux marchands de pognon.

J'ignore ce qui se passe à l'Est, mais sans le savoir j'imagine d'ici le « tohu bohu » qu'amènerait l'entrée de la livre sterling dans le maquignonnage, car il s'agit d'une monnaie reine.

Comme par hasard aussi, on n'a point parlé des métayers italiens « Mezzadria » (1) et pourtant leur sort et leur condition sociale sont dignes des plus sombres annés du moyen âge, et ceci en 1962, ère des voyages stratosphériques.

J'estime que les paysans français qui sont à leur égard des barons, se doivent par solidarité humaine d'élever leur voix et de réclamer la suppression des des frontières, la suppression des conditions sociales dégradantes.

Laurent PEYROU

(1) « Journal du Fermier et du Métayer » octobre 1961.

LIBRAIRIE

Toutes les commandes et les règlements doivent être adressés à la :

LIBRAIRIE PUBLICO
3, rue Ternaux - Paris (11me)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLtaire 34-08

Les frais de port sont à notre charge.

(Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 NF aux prix indiqués.) Prix en NF.

(Le catalogue général sera envoyé sans frais sur demande).

Nous rappelons que nous pouvons fournir TOUS les LIVRES et DISQUES se trouvant dans le commerce. Faites vos achats à notre librairie !

HEURES D'OUVERTURE

Tous les jours, sauf dimanches et fêtes, de 12 h. à 19 h. 30.

EXTRAITS DU CATALOGUE

QUESTIONS ECONOMIQUES POLITIQUES ET SOCIALES

ABDEL KADER A. R. :
Le conflit judéo-arabe 18,50
ABOSCH H. :
L'Allemagne sans miracle (d'Hitler à Adenauer) 12,00
ALEXANDROV V. :
L'U.R.S.S. à l'heure K. 7,00
ANTONELLI :
L'économie pure du capitalisme. 12,00
ARVON :
Le marxisme 4,50
AUPETIT A. :
Essai sur la théorie générale de la monnaie 5,50
BARTON P. :
Salariat et contrainte en Tchécoslovaquie 12,00
BESNARD P. :
Le monde nouveau 3,00
BONTEMPS C. A. :
L'homme et la propriété 3,00
BOUTHOUL :
La surpopulation dans le monde. 12,00
BRICARD G. :
L'organisation scientifique du travail 4,50
CHEVILLON C. :
Le vrai visage de la franc-maçonnerie ....
COSTON H. :
Les financiers qui mènent le monde 7,80
Haute Banque et trusts 9,90
Le retour des deux cents familles 12,00
Les partis politiques en France — La Presse 18,00
DE CASTRO J. :
La géopolitique de la faim 12,00
DJILAS M. :
La nouvelle classe dirigeante .. 7,60
DUMONTIER :
L'Europe aujourd'hui et en 1960, 2 vol., chacun 3,50
FAURE S. :
Mon communisme 6,00
GUERIN D. :
Jeunesse du socialisme libertaire. 8,00
Au service des colonisés 7,50
GUEVARA E. :
La guerre de guerrilla 7,80
HAMELIN :
Les doctrines économiques (depuis le moyen âge) 5,40
JAURES J. :
Les origines du socialisme allemand 7,80
KERINEC :
Les coopératives de consommation aux Etats-Unis ....
LAURAT L. :
L'accumulation du capital d'après Rosa Luxembourg (suivi d'un aperçu sur la discussion du problème depuis la mort de Rosa Luxembourg) 8,00
LAVERGNE B. :
Le socialisme coopératif 2,45
LEVAL G. :
Pratique du socialisme libertaire. 1,70
LUSIGNAN G. :
L'organisation internationale du travail 4,00
MAGNENOZ :
L'expérience communiste en Chine 12,00
NAVILLE G. :
L'intellectuel communiste (à propos de J.-P. Sartre) 6,00
PLANUS P. :
Patrons et ouvriers en Suède .. 4,50
PROUDHON P. J. :
Du principe fédératif 3,75
Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition - un fort volume) 22,00
De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique 18,00
Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété 18,00
Du principe de l'art et de sa destination sociale — La pornocratie 18,00
La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre 18,0
Idées générales de la révolution au XIXe siècle 18,00
Contradictions politiques 18,00
Philosophie du progrès 18,00
De la justice dans la révolution et dans l'église (4 T.) 72,00
Philosophie de la misère — Contradictions économiques (2 T.) .. 38,00
Confessions d'un révolutionnaire. 18,00
Carnets (2 T.) 44,00
PUCCINI D. :
Le romancéro de la résistance espagnole (à paraître) ....
RAMA C. :
La crise espagnole au XXe siècle. 20,00
RESPAUT :
Le Fédéralisme libertaire 3,50
RUSTANT M. :
L'automation. Ses conséquences économiques et sociales 4,10
SAUVY A. :
De Malthus à Mao-Tsé-Toung (abondance ou famine) 9,00
SCHWARTZ S. :
Les ouvriers en Union Soviétique 22,00
SERVAN-SCHREIBER E. :
L'U.R.S.S. vingt-huit ans après .. 8,70
Col. QUE SAIS-JE ?
Le marxisme 2,50
Le socialisme 2,50
Le capitalisme 2,50

HISTOIRE DES IDEES BIOGRAPHIES

ANGEL P. :
Essais sur G. Sorel 8,00
BERNSTEIN E. :
Ferdinand Lassalle 7,00
BERTH E. :
Les méfaits des intellectuels .. 10,00
Du « Capital » aux « Réflexions sur la violence » 6,00
Les derniers aspects du socialisme 4,00
BOURGEOIS N. :
Les théories du droit international chez Proudhon 3,00
BRIQUET J. :
Agricole Perdiguier, compagnon du tour de France 1805-1875 .. 15,00
DERY :
Imre Nagy (la révolution hongroise) 18,50
DESSAL M. :
Un révolutionnaire jacobin : Charles Delescluze 18,00
DOLLEANS E. :
Le chartisme 1831-1848) 18,00
DOMMANGET M. :
Blanqui calomnié 4,50
Les idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui 13,00
Blanqui et l'opposition révolutionnaire à la fin du second Empire. 11,00
Hommes et choses de la commune 4,00
Jacques Roux, le curé rouge .. 1,80
Sylvain Maréchal l'égalitaire 9,00
FERRER Sol :
Francisco Ferrer (à paraître) .. 13,00
GAFFIOT M. :
Les théories d'Anatole France sur l'organisation sociale de son temps 8,00
GRANT G. :
Pour connaître la pensée de Proudhon 9,60
HALEVY D. :
La jeunesse de Proudhon 4,50
Le mariage de Proudhon 4,50
HAUPTMANN :
Marx et Proudhon 9,00
HEM DAY :
Francisco Ferrer, un précurseur. 4,00
Hommage à G. Eekhoud 4,00
William Godwin, philosophe de la justice et de la liberté 1,80
Ernestan et le socialisme libertaire 1,80
HEPNER :
Bakounine et le panslavisme révolutionnaire 8,00
HUMBERT J. :
La vie et l'œuvre d'un néomalthusien : Eugène Humbert 3,50
Sébastien Faure — Sa vie, son œuvre 3,00
PLANCHE :
Kropotkine 2,00
PROUDHON :
Lettres à sa femme 3,90
Lettres au citoyen Rolland 3,10
ROMAIN R. :
Mahatma Gandhi 6,00
SALMON B. :
Hommage à J.-B. Clément 2,25
SERGENT A. :
Un anarchiste de la belle époque : Alexandre Jacob 5,00
SOREL G. :
De l'utilité du pragmatisme 10,00
TEPPE J. :
Chamfort, sa vie, son œuvre, sa pensée 6,50

VIE DE LA FÉDÉRATION

RÉGION PARISIENNE

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque samedi. Renseignements au siège, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

Groupe libertaire « Les Egaux » (personnel de la Sécurité sociale). — S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11e). Jeudi 11 janvier à 21 heures.

GROUPE LES AMITIES INTERNATIONALES. — Réunion du groupe chaque samedi, à 17 heures, 3, rue Ternaux, Paris-11e.

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL. — Réunion du groupe, samedi 3 février, à 17 h. précises, 110, passage Ramey, Paris (18e). Ordre du jour : notre gala 1962 ; le M.L. ; notre propagande ; divers. Communications urgentes à tous les militants qui doivent être présents.

Groupe d'Etudes et d'action anarchiste. — S'adresser au camarade Michel, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois à 20 h. 30 au lieu habituel. Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h 30 à 20 h., 12, rue Pavillon, 2e étage.

MARSEILLE. — Groupe de jeunes libertaires. S'adresser à : Blanco René, 100, avenue Frédéric-Mistral, Plan de Cuques (B.-du-R.).

LILLE. — Groupe anarchiste « La Commune Libertaire » : C.N.T., S.I.A., espérantistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul DESIETER, rue Boucher-de-Perthes, 6, cité de la Digue, Lille (Nord).

GROUPE LIBERTAIRE DE SAINTES. — Prière de prendre contact avec le camarade Georges Auzanneau, route de Marennes, à Saintes.

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE, à Commentry. — Prière de prendre contact avec le camarade Malfant, boulevard Rambourg, à Commentry.

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sebastien-Faure » : s'adresser à Joachim Sallamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

GROUPE LIBERTAIRE DE GRENOBLE. — S'adresser à René Kéravis, 3, rue de Jemmapes, Grenoble.

GROUPE LIBERTAIRE DE GIVORS. — Pour tous renseignements s'adresser à G. Dartois, Chemin des Charmes, à Grigny (Rhône).

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis de 17 à 19 h. Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

CARCASSONNE. — Groupe Han Ryner : Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

AIX-EN-PROVENCE. — Groupe libertaire. — S'adresser à José Barrachina, Clos des Fleurs, Bt. A, 41, avenue P.-Solari.

NANTES. — Groupe Anarcho-Syndicaliste « Fernand Pelloutier ». Pour tout renseignement s'adresser : pour Nantes, à Mahé Serge, 157, chemin Camaret ; pour Nantes Banlieue Sud, à Tréhard Henri, avenue du Mont-Blanc, La Houssais, Rezé-les-Nantes.

Le groupe libertaire Louise-Michel et le groupe Kronstadt
organisent
Vendredi 23 février
à 21 heures précises
au local de Montmartre (110, Passage Ramey) Paris 18e
(métro Joffrin ou Marcadet-Poissonniers)
UN **COLLOQUE** SUR LE THEME
Le syndicalisme et l'anarchie
(Séance réservée aux membres de la F.A.)

PRÈS DE NOUS

GALA ANNUEL

DES AMIS DE SEBASTIEN FAURE
Dimanche 18 Février, à 14 h. 30
SALLE DES FETES DE LA MAIRIE
LE PRE SAINT-GERVAIS (Rue Emile-Augier)

Un programme magnifique avec
Jean FERRAT
Robert CAFFIER - Serge FARKAS
Jacques et Monique GODIN
Carlos MENDIA - Georges STAQUET
Le Trio MATH SAMBAS
Rafael de GRANADA et son ensemble
Georgie VIENNET
et Léo CAMPION

Prix : 350 fr. — Retenez vos places 3, rue Ternaux ou 24, rue Sainte-Marthe

L'ASSOCIATION FRANÇAISE CONTRE LA PEINE DE MORT
organise
Vendredi 9 Février, à 21 h.
dans la grande salle de la Mutualité
un gala avec
GEORGES BRASSENS
et de nombreux artistes
Prix des places : 600 fr.

RUCHE CULTURELLE ET LIBERTAIRE
GROUPE DES AMIS DE SEBASTIEN FAURE
Samedi 10 février 1962, à 16 h.
Salle C.N.T.E.
24, rue Sainte-Marthe, Paris-10e
Conférence
par
Maurice JOYEUX
Sujet : **Albert Camus et l'homme révolté**

LE CONGRES DE L'UNION PACIFISTE DE FRANCE se tiendra les 17 et 18 février à la Mutualité, Salle X. Samedi 17 h. — 21 h. : CONFERENCE PUBLIQUE : « Le pétrole pomme mondiale de discorde » par Paul RASSINIER.

MILITANTS
SYMPATHISANTS, AMIS
DIFFUSEZ
LE MONDE LIBERTAIRE

LA MALVEILLANCE NE DÉSARME PAS

J'AI suivi jusqu'ici avec sympathie et intérêt la campagne menée par la doctoresse Lagroua-Weil en faveur de la liberté de la conception. Mais à la lecture de son dernier livre « L'Enfant accident » j'ai lu avec une surprise légitime son appréciation erronée et malveillante sur les premiers hommes en France qui lancèrent l'idée, pour la femme, de n'être mère qu'à son gré.

Voilà textuellement les termes employés par la doctoresse, après un préambule brièvement tracé de l'action néo-malthusienne du début du siècle, en citant Paul Robin, Eugène Humbert, Gabriel Giroud, Manuel Devaldès, etc... : « Leur action ne s'exerça jamais que sous le manteau, et leur audience ne dépassa guère les milieux anarchistes. Leur échec nous paraît lié à cette gangue d'idées fausses, de théories utopiques et d'illusions dangereuses qui ont, sans doute, historiquement, présidé à l'essor des techniques anticonceptionnelles modernes, mais dont ils n'ont pas su se dégager à temps ».

Tout d'abord, je suis profondément choquée de cette expression « sous le manteau » qui assimile les vaillants nommés ci-dessus aux louches vendeurs de cartes postales obscènes ! D'autant qu'ils n'ont jamais rien fait « sous le manteau », mais au grand jour, publiquement et par tous les moyens ! Mme Lagroua est bien mal inspirée et montre son ignorance totale de ce qui a été fait avant elle, mieux et plus profondément, car elle n'ira jamais aussi loin que les promoteurs du mouvement de libre maternité ont été. Elle était sûrement encore dans les langes quand la campagne immense des néo-malthusiens battait son plein. L'échec des néo-malthusiens, Madame, ne vient nullement de leurs « idées fausses et dangereusement utopiques », mais de la loi de 1920, faite pour eux, contre justement cette propagande qui prenait une ampleur extraordinaire !

Cette action qui ne « dépassait pas les milieux anarchistes » n'avait pas moins de cinq journaux pour la soutenir, de nombreux orateurs parmi les plus connus de l'époque pour la défendre : les docteurs Meslier, Sicard de Plauzoles, Darricarrère, Klotz-Forest, Tarbouriech, Toulouse ; des écrivains comme Léopold Lacour, Henry Bauër, Laurent Tailhade, Nelly-Roussel, Sébastien Faure, Aurèle Patorni, Docteur Madeleine Pelletier, Camille Flammarion, P. N. Roinard, Pierre Quillard, Albert Lantoine, C. A. Laisant, etc...

par Jeanne HUMBERT

De plus une Ligue Universelle de la Régénération Humaine unissait nos militants à ceux du monde entier : aux néo-malthusiens anglais les Drs Drysdale, Marie Stopes, Norman Haire, le Dr Rutgers, en Hollande ; le Prof. Auguste Forel, en Suisse ; le Dr Hurschfeld en Allemagne, et Hélène Stöcker ; Luis Bulfi, en Espagne ; Margaret Sanger, aux Etats-Unis, etc...

De nombreux livres et brochures parurent également, avec des titres en bon français, et répandus par milliers tels que Moyens d'éviter les grandes familles, qui sortit la première et qui fut traduite dans toutes les langues par les soins de la Ligue Universelle ; La Préservation sexuelle, du Dr Liptay, Prophylaxie sexuelle, du même auteur ; Génération consciente, du pharmacien Franck Sutor, Moyens d'éviter la grossesse et La Question de Population, de Gabriel Giroud (G. Hardy) ; L'Education sexuelle, admirable livre d'initiation de Jean Marestan ; L'Initiation sexuelle, de Bessède ; Peu d'enfants, Pourquoi? Comment?, d'Eugène Lericolais, avec préface de Laurent Tailhade, et j'en passe. Tous ces ouvrages étaient spécifiquement destinés à l'usage pratique de l'instruction sexuelle des couples et tous les procédés du moment y étaient indiqués, avec clichés explicatifs.

Bien entendu, à côté de cette littérature purement éducative, existait toute une bibliothèque d'ouvrages de fond exposant les théories néo-malthusiennes et leurs rapports étroits avec les questions sociales mondiales.

Après le vote de la loi, parurent encore bien des articles et un journal La Grande Réforme sur la question de population et les dangers d'un surpeuplement dont les méfaits sont aujourd'hui une des causes graves du déséquilibre général et des conflits dangereux. Ce sont sûrement ces « idées fausses » qui embarrassent aujourd'hui les gens d'une certaine classe. Mais les événements présents — et les redoutables futurs — ne cessent de donner raison aux néo-malthusiens de la première heure, n'en déplaise à Mme Lagroua. Les clairvoyants qui l'ont précédée dans la voie de la libération de la femme n'ont que faire de ses observations et de ses allégations trompeuses. Ils ne veulent pas lui enlever son auréole. La leur, ils l'ont conquise dans leurs durs combats, les procès qui leur furent intentés et les années de prison qu'ils durent subir. Ils étaient des « réalistes » ces « dangereux utopistes », et des prophètes dont les théories s'avèrent, hélas, nullement « illusoires ».

Que la doctoresse Lagroua continue son travail dans sa sphère ; en tant que praticienne elle a de quoi s'occuper. Elle a la grande presse pour elle, celle de droite, de gauche, et d'extrême gauche aussi. Cela aidera à la diffusion de ce que toujours nous avons soutenu : la liberté pour la femme de n'être mère qu'à son gré. Mais je ne laisserai jamais passer sans les relever les erreurs volontaires ou les assertions inexactes ; je ne pactiserai jamais non plus avec les ennemis de nos idées libertaires fondamentales.

Clins d'Œil

UN PETIT PLAISANTIN

Notre sémillant ministre des finances, M. Giscard d'Estaing a proclamé lors de sa prise de pouvoirs :

« Mon premier devoir est de maintenir la stabilité des prix ».

Maintenir la stabilité des prix - Sans blague, comme disait Grock.

A VOTRE BON CŒUR

Nous avons sous les yeux le texte suivant émanant de « L'Afrique économique », hebdomadaire d'informations immobilières et commerciales :

Monsieur,

« Nous nous permettons de vous adresser cette lettre, persuadés que vous êtes propriétaire d'une affaire pouvant vivement intéresser un très grand nombre de Français actuellement en Afrique et désirant revenir s'installer immédiatement en France.

Si vous désirez vendre rapidement, comptant et sans intermédiaire, il vous suffira, sans aucun engagement de votre part, de remplir et de nous retourner le questionnaire ci-dessous ».

Qui osera prétendre après cela, que les malheureux colons algériens ne sont pas de misérables sans le sou, à qui le gouvernement se doit d'accorder de larges crédits... avec nos deniers.

Cependant il est un point sur lequel nous sommes d'accord avec notre correspondant, c'est lorsqu'il considère le Monde Libertaire comme « devant vivement intéresser un très grand nombre de Français actuellement en Afrique ».

Une telle lecture leur serait en effet du plus grand bien.

LES TORCHONS ET LES SERVIETTES

Dans une interpellation M. Portolano député de Bone demande au ministre des armées de rappeler « que le meurtre de nos enfants ne constitue pas la nouvelle mission de l'armée française ».

Spécifions que pour M. Portolano, ceux qu'il désigne sous le vocable « nos enfants » ne sont pas ceux qu'on envoie arroser le désert de leur sang pour le profit et la gloire de tous les Portolano d'Algérie, mais ces honorables petits voyous, dont le patriotisme consiste à appeler au meurtre et à plastiquer les habitations.

Cela vaut bien une interpellation de Député.

EN TOUTE INNOCENCE

Contre deux gendarmes ayant utilisé une magneto sur un prévenu, les tribunaux n'ont pas cru devoir retenir l'inculpation de préméditation.

Ben voyons, ça saute aux yeux ! Pas plus que ce ne saurait l'être pour ceux qui ont enlevé le docteur Mainguy ou plastiqué les locaux du Quai d'Orsay, des journalistes et des hommes politiques d'un autre bord que le leur.

Cela relève de la spontanéité et du réflexe, et il faudrait faire montre de la dernière mauvaise foi pour soutenir le contraire.

Pour une conception anarcho-communiste de l'économie

LA PLANIFICATION, instrument de la liberté de tous

ON a l'habitude de considérer que le problème de l'adaptation de la production des biens aux besoins des individus peut se résoudre de deux manières :

— d'une manière spontanée, automatique, inconsciente, par le libre jeu de la concurrence, les articles produits, les quantités, leur répartition étant laissés à la libre initiative de certains membres de la collectivité ;

— d'une manière consciente, ordonnée, rationnelle, par la mise en place d'une planification généralisée à l'ensemble de l'économie.

Instruits par l'expérience malheureuse du libéralisme, nous pensons que la planification est la seule méthode permettant d'ajuster rationnellement la production à la consommation et ceci dans la liberté, contrairement, d'ailleurs, à ce qu'affirment les libéraux.

Un économiste, spécialiste des problèmes de planifications, la définit — comme « l'ensemble des dispositions arrêtées en vue de l'exécution d'un projet » en précisant qu'elle comporte deux éléments : la fixation du but qu'on se propose d'atteindre et la détermination des moyens à mettre en œuvre, et que les objectifs à atteindre portent sur l'ensemble de l'économie. La planification se distingue de la conjoncture qui vise uniquement à la prévision et non pas à l'action. La conjoncture suppose que l'économie se développe librement, elle cherche à prévoir quel sera ce développement, elle devrait permettre ainsi aux hommes de guider les événements : en annonçant aux hommes d'affaires une crise économique suffisamment à temps, elle devrait leur permettre de prendre leurs dispositions pour l'éviter, ce qu'elle n'a jamais réussi jusqu'à présent.

L'ajustement de la production à la consommation, de l'offre à la demande, dans un régime libéral se fait a posteriori, avec un décalage, cause essentielle des crises économiques et de toutes ses conséquences sur le plan humain dont la plus grave est le chômage massif.

En l'absence de crise déclarée, pendant les périodes de récession, ou même pendant les périodes d'expansion, lorsque l'offre des produits sur le marché est absorbée par la demande, il peut y avoir surproduction, donc déséquilibre : certains entrepreneurs vendent à perte, les acheteurs se présentent sur le marché en raison de la faiblesse (toute relative) des prix et leurs achats ne correspondent pas forcément à un besoin immédiat. La production cherche à s'adapter à la demande et non pas forcément aux besoins de l'individu puisqu'elle tient compte de l'importance relative de l'ensemble de ses besoins, du niveau des prix, du rapport entre les prix des différents produits et du niveau de son revenu. Les besoins sociaux ont leur objet et leur forme déterminés par la société, par le degré de son développement technique et de sa civilisation : ce sont les seuls qui seront pris en considération par les partisans de la planification pour déterminer la production correspondante.

Enfin, il faut éviter que l'ajustement de la production à la demande se fasse au profit du producteur : c'est ce qui se passe quand un plan est adopté par un cartel et permet la vente d'un produit à un prix de monopole supérieur au prix de concurrence. Le plan de production là encore ne s'adapte pas aux besoins sociaux, il y a sous-production pour maintenir les prix.

Seule la planification intégrale de l'économie, basée sur une socialisation des biens de production peut résoudre le problème de cet ajustement : une économie basée sur la recherche du profit ne peut conduire qu'à la défense des intérêts d'une minorité capitaliste et non pas forcément au bien-être de tous. D'autre part, la planification implique que l'économie cesse d'être dominée par des lois économiques, mais qu'elle est désormais dominée par la volonté des hommes.

Aussi séduisante pour l'esprit que soit une telle conception de l'économie, nous ne pouvons l'accepter que parce qu'elle n'implique pas une aliénation de la liberté, contrairement à ce qu'affirment les libéraux, qui pensent que seul, un régime de concurrence parfaite assure à l'homme la liberté. Mais où retrouver la liberté dans un régime où la loi est celle de la force, de la ruse, de la « débrouillardise », du désordre ? La liberté défendue par les libéraux est la liberté, pour chaque individu, de consommer ce qui lui plaît, de choisir le travail qui lui convient, de produire ce qu'il veut, de fixer les prix auxquels il vend ses produits. Cette liberté est une liberté abstraite et non une liberté réelle, qui ne tient pas compte des éléments extérieurs à l'individu, du fait qu'il vit en société.

Les libéraux parlent de la liberté pour chaque individu de consommer ce qui lui plaît. Or, il est bien certain que la consommation des individus est et sera toujours déterminée par l'échelle de leurs besoins qui dépendent de la société dans laquelle ils vivent. La planification économique ne prétend nullement supprimer cette liberté : seul un système de rationnement peut y mettre fin, et nous verrons qu'il n'y a de possibilité de planification rationnelle que dans le cadre d'une certaine liberté de consommation.

La liberté du travail, le libre choix de la profession ont été des revendications du libéralisme contre les corporations qui limitaient l'accès aux différentes professions; l'exercice des différents métiers ; à l'heure actuelle, cette liberté n'est qu'une liberté théorique et abstraite : le régime libéral est incapable d'assurer à chacun l'exercice du métier qui lui convient le mieux, la plupart des hommes sont obligés de prendre l'emploi qui s'offre à eux, et il est bien difficile de parler de la liberté du travail de millions de chômeurs. Une économie rationnellement planifiée doit assurer l'accès de chacun au travail et ceci dans les meilleures conditions. Il suffit de voir la place considérable prise dans toutes les économies planifiées par les enseignements techniques et professionnels : des millions d'individus peuvent accéder maintenant à des emplois auxquels ils n'auraient sans cela jamais pu prétendre.

De même la liberté de production perd toute signification concrète en présence des crises économiques et des fermetures d'entreprises qu'elles imposent. Elle n'est valable pour nous d'ailleurs que si l'ensemble des travailleurs qui participent à la production peuvent exercer cette liberté, c'est-à-dire participer eux-mêmes aux décisions de production. La planification peut leur donner cette liberté.

Quant à la liberté de fixation des prix, elle est tout aussi relative : les prix sont fixés, déterminés par les conditions de la production, par le jeu de l'offre et de la demande, par la situation du marché. Ce n'est au contraire qu'avec la disparition de la concurrence, avec le développement des monopoles et des trusts que le producteur acquiert une certaine liberté de fixer ses prix : situation économique que nous n'acceptons pas puisqu'elle devient un élément de contrainte pour les salariés et les consommateurs.

Il est bien évident, que si les planifications partielles, dictées par des intérêts particuliers, réalisées par des trusts, par l'Etat au profit des intérêts économiques privés sont des pas en avant vers la liberté pour ceux qui en ont l'initiative et qui en bénéficient, elles représentent au contraire une contrainte supplémentaire pour ceux qui les subissent, et surtout pour la masse des salariés et des consommateurs.

Mais ces planifications partielles ont été rendues inévitables par les conditions historiques du développement du capitalisme et il est impossible de revenir en arrière. La planification généralisée à l'ensemble de l'économie doit être l'instrument de la liberté de tous. Liberté réelle permettant aux hommes de fixer, non plus individuellement, mais socialement, non plus en fonction des fluctuations du marché mais en fonction de leur volonté, ce qu'ils produisent, en quelles quantités et à quelles conditions. Pour que cette liberté économique soit réalisée, il est nécessaire que cette planification rationnelle s'allie à des conditions politiques telles que les organes de planification soient réellement au service de la société et ne deviennent pas des formes nouvelles d'asservissement des travailleurs. C'est ce qui nous conduira, dans de prochains articles, à étudier comment peuvent se faire le choix dans le domaine de la production au sein d'une économie planifiée, la détermination des besoins, comment se réalise l'équilibre. L'étude des réalisations dans les pays d'économie planifiée nous aidera à rechercher sur quelles bases politiques peut se réaliser une économie planifiée libre.

par Éliane VERNON

A l'attention de tous nos lecteurs

Le mois prochain, c'est-à-dire dans le numéro de mars, nous publierons un questionnaire auquel nous vous demanderons de répondre TOUS et dans les meilleurs délais.

PENSEZ DÉJA
AU QUESTIONNAIRE DU "MONDE LIBERTAIRE"

IMPRIMERIES RENE-BOULANGER
60, r. René-Boulanger, Paris-10e
IMPRIMERIES DE LA CHAPELLE
86, avenue du Président-Wilson

Le directeur de la publication :
Maurice LAISANT.

Travail executé par des ouvriers syndiqués

CONTRE LE FASCISME

(suite de la première page)

toutes ces combinaisons d'alphabet qui nous a frappée : F.L.N. Ah ! de ceux-là, personne n'en parle, on laisse le soin à M. de Gaulle d'arranger ces choses-là. Eh bien, sages politiciens de la gauche, permettez-nous de vous dire que vous n'auriez pas à rechercher maintenant une éphémère unité si vos partis, syndicats et organisations s'étaient rangés, il y a sept ans, aux côtés du prolétariat algérien en lutte contre votre Etat, contre tout ce qu'il représente, contre tout ce qu'il défend. Si vous avez l'O.A.S. maintenant en face de vous, c'est parce que vous n'avez pas voulu du F.L.N., il y a sept ans, c'est aussi **parce que vous n'en voulez toujours pas**, pas plus au M.R.P., C.F.T.C. qu'au P.S.U ou au P.C.

Pour nous, anarchistes, les ...initiales — cela compte peu ; ce qui nous importe, c'est le contenu de classe, ce qui compte c'est la certitude que nous ne pouvons pas nous opposer efficacement au fascisme sans tenir compte du prolétariat algérien, aussi bien en Algérie qu'en Métropole.

Que l'on nous pardonne ce mauvais esprit si typiquement « anarchiste ». Tous leurs « appels à l'unité » puent à plein nez les combines des politiciens dans lesquelles le prolétariat ne doit pas dépasser le rôle d'un simple pion qu'on pousse sur l'échiquier, et tout cela n'est qu'une façon plus ou moins astucieuse, d'esquiver **le vrai problème de l'unité** : celui de la création spontanée des Conseils des Ouvriers et des Paysans, des Conseils dans lesquels le prolétariat s'organisera pour combattre pas seulement contre le fascisme, mais aussi contre toutes ces « institutions » dont parlait Malatesta, contre l'Etat, contre le Capital, contre l'Eglise et pour les objectifs révolutionnaires, pour ses objectifs de classe. Car — nous insistons encore — il n'est pas possible de séparer, de partager cette lutte, il n'est pas possible de faire seulement « un petit bout de chemin ensemble ». Nous le disons clairement : cela dépend avec qui et sur quelle route, dans quelle direction.

Jamais l'alliance de la bourgeoisie et du prolétariat n'a été profitable à ce dernier. Jamais le « front unique » du prolétariat et de la bourgeoisie n'a empêché le fascisme de prendre le pouvoir : ni en Italie, ni en Allemagne, ni en Espagne.

C'est Berneri qui avait raison : pour gagner la guerre contre le fascisme — il faut faire la Révolution. On ne peut pas battre le fascisme sans faire la Révolution. Si on ne la fait pas — on perdra inévitablement la guerre contre le fascisme (Berneri, dans « La guerre des classes en Espagne »).

L'O.A.S. est un phénomène issu de ce régime et qui fait partie d'un tout que l'on ne **peut pas** isoler artificiellement, qu'il est impossible de retirer de son contexte historique — aussi bien politique qu'économique — dans lequel il s'inscrit.

On a souvent reproché aux anarchistes leurs positions « uniquement négatives ». Pourtant, nous sommes les seuls à préconiser que les prolétaires doivent (et ils sont les seuls à **pouvoir** le faire) se mettre d'accord sur un programme commun minimum comme premier objectif à atteindre dans cette lutte contre le fascisme. Car nous prétendons (« l'Anarcho-syndicaliste », Nantes le 25-12-61) que : « Si le fascisme doit s'instaurer en France, c'est de cet Etat Bonapartiste, établi en 1958, qu'il sera né, c'est la neutralisation de la classe ouvrière bafouée qui l'aura permis. Ce sont les directions ouvrières réformistes et staliniennes qui en porteront la responsabilité par leurs manœuvres de fractionnement et d'étouffement de la lutte de classe, par la canalisation des travailleurs dans l'« Union Sacrée de tous les Français et toutes les Françaises, de toutes opinions et de toutes conditions », par le chantage aux paras qui se traduisit en mai 58 par l'introduction de De Gaulle et le chantage à l'O.A.S., qui se traduit en 61 par la honteuse génuflexion devant De Gaulle sous la bénédiction de ses matraques ! Nous disons, nous répétons, **la lutte contre le fascisme — c'est la lutte de classe !** »

REVENDICATIONS IMMÉDIATES

(suite de la première page)

D'ailleurs, en ce qui concerne ce bon pays de France, on commence depuis vingt ans à se perfectionner dans « le maintien de l'ordre ». Et du train où vont les choses, les autres pays seront en plein désarmement que la France leur montrera la voie : l'affaire d'Algérie ne relève-t-elle pas, en Droit, du maintien de l'ordre intérieur ?

Certes, mais toutes ces techniques de répression héritées de la Gestapo ou des solides traditions républicaines seraient insuffisantes contre un peuple de dix millions de têtes si elles n'étaient épaulées par une bonne armée nationale préparée à combattre ses voisins et constamment equipée par le grand allié américain. De même que police et armée locales ont été incapables de rétablir l'ordre à Berlin-Est et à Budapest sans l'intervention du grand frère russe.

« Gouvernements de tous les pays, unissez-vous », semble dire le plan russo-américain. « Unissez-vous pour ne plus vous faire sottement la guerre entre vous, mais pour concentrer vos efforts contre vos peuples. »

Soit. Ce serait quand même un premier pas, et après on y verrait plus clair. La véritable lutte pourrait commencer : celle de chaque peuple contre son seul ennemi, son gouvernement et tout l'appareil d'oppression et d'exploitation qu'il maintient. Mais les Etats pourront-ils se passer du prétexte de la menace extérieure pour réclamer des sacrifices et consolider leur pouvoir. Non sans mal, on s'en doute. Mais ne laissons pas passer l'occasion de clamer notre antimilitarisme le plus total. Les slogans nous viennent d'en haut :

Démobilisation de l'Armée !

Plus de service militaire !

Fermeture des Ecoles de guerre !

Arrêt des fabrications de guerre !

Destruction des armements !

Suppression du budget militaire !

Ou, comme on le scandait en 58 de la Nation à la Bastille :

Les paras à l'usine !

A moins que la classe ouvrière française ne craigne, entre autres, le retour sur le marché du travail des 400.000 mobilisés ou la fermeture des arsenaux et chantiers navals...

J. PRESLY.

Meeting d'Unité contre l'O. A. S.

Le 23 janvier dans ce Montmartre qui porte le souvenir héroïque de tant de luttes révolutionnaires, se tenait un meeting d'unité contre l'O.A.S. avec la participation de plusieurs partis et mouvements : le P.S.U., le P.C., les amis de l'Express, la Ligue des Droits de l'Homme, la Libre Pensée, la Ligue contre le Racisme et l'Antisémitisme et le Groupe Libertaire Louise Michel de notre Fédération anarchiste.

Ce dernier joua un rôle important prenant une lourde charge dans l'organisation (collage d'affiches et service d'ordre).

De plus Joyeux donna le ton de notre idéal par son intervention à la tribune où il dénonça le mal et appela à l'action directe.

Après lui, Bernard Rouzet, Daniel Mayer et les représentants des mouvements participants dénoncèrent les tortures, les dénis de justice et la complicité des pouvoirs publics à l'égard des bourreaux.

La lutte doit s'amplifier.

ÉDITO

(suite de la première page)

tant, le plus souvent pour le temps d'un communiqué ou d'une manifestation, telle ou telle des infinies combinaisons que permet la multitude des groupements. Si certaines ficelles sont grosses il faut parfois une vue bien fine pour démêler quels sont les fils qui conduisent vers tel politicien prétendant à l'astuce, vers l'Elysée, Matignon ou la Préfecture, d'où certains de ces fils repartent vers ce qu'il est convenu d'appeler l'O.A.S. Les libertaires qui iront se perdre isolément dans ces rassemblements seront vite étouffés.

La lutte antifasciste est indissociable de la lutte révolutionnaire. Cette lutte se fait dans les rangs de la Fédération Anarchiste.

OU LA PAGAILLE N'EST PAS L'ANARCHIE

De toutes les colonisations, la belge fut l'une des plus lourdes. Appuyée sur ses deux piliers écrasants : l'Eglise Catholique et les grands trusts comme l'UNION Minière, c'est celle qui a laissé le plus lourd passif. Tout un peuple depuis cinquante ans pesamment catéchisé et comprimé pour qu'il reste à jamais une masse de 15 millions de manœuvres. Pas d'instruction même élémentaire. Plutôt aider les langues locales que de permettre d'apprendre le Français ou une autre langue évoluée qui aurait pu permettre une meilleure compréhension, une connaissance réciproque et les communications plus faciles entre les populations divisées aussi par les barrières linguistiques. Inutile de savoir lire et écrire. Surtout qu'aucun Congolais ne fasse des études. L'obscurantisme le plus total. 15 millions de boys bons à cirer les chaussures, porter des colis et ramasser des pelletées de minerai. Et puis le vent tourne. La décolonisation devient bourrasque. On crée en tout hâte une Université près de Léopoldville appellée Louvanium (pour rappeler Louvain la plus réactionnaire des Universités européennes) et avec une église en plein milieu.

Et ce sera en 1960 la débâcle du colonialisme belge qui fait ses bagages et laisse le pays émerger brutalement de son catéchisme et de son inculture.

Mais le capitalisme belge et international veut se garder quand même les 2 régions du pays d'où il tire le plus de bénéfices : où, à travers ses fantôches, authentiquement anthropophages, il crée un Etat ingénument appelé « Minier » et le Katanga appuyé sur la Rhodésie anglaise raciste et encadrée par les mercenaires blancs rebuts de toutes les expéditions coloniales.

On connait la suite : Lumumba, un des rares hommes émergeant de ce chaos et qui n'était, après tout, qu'un politicien trop naïf, livré par ses rivaux aux fantoches Katangais qui le massacrent. Monsieur H abattu en Rhodésie où l'enquête est étouffée. Les offensives des « Casques bleus » soulevant l' « émotion » de gouvernements ultra-colonialistes et de leurs laquais au premier rang desquels le Parti Socialiste Belge impatient avec son chef P.H. Spaak de rendre au grand capitalisme des services aussi marquants que la S.F.I.O. et Guy Mollet à Suez.

Et toujours ce fantoche noir souriant, les poches remplies et des chèques et des images pieuses, qu'on ne peut voir nulle part sans que derrière lui se dessine la silhouette d'un de grands mercenaires blancs du Capital, les uns et les autres invoquant la défense de la chrétienté.

AFRO.

SOLIDARITÉ DE CLASSE

Lorsque passera cet article, peut-être l'épreuve de force, que l'Etat impose aux travailleurs de Decazeville, aura pris fin ; mais dans ce 28e jour de grève, qui de nous pourrait rester insensible au combat que mènent les mineurs de l'Aveyron.

Que veulent-ils ? Depuis la fermeture de certaines mines du centre, les travailleurs des houillères ne se font plus beaucoup d'illusions, tôt ou tard, dans la formidable transformation industrielle que nous vivons, ils savent que le charbon aura une place secondaire ; alors ils réclament la reconversion de leur activité, sans pour autant perdre les avantages consentis par les charbonnages.

Ce que l'Etat propose ! — Une pseudo reconversion, un cinquième de l'effectif ; à l'heure actuelle sur 2.600 salariés, 420 ont peut-être la sécurité d'un emploi. Ceci démontre s'il en était encore besoin, l'incapacité d'un régime aux mains de puissants trusts.

Le regain de combativité prolétarienne, ne peut ni ne nous doit laisser indifférent. Au moment où la nouvelle classe dite « de la Bourgeoisie Ouvrière » tout imprégnée d'égoïsme, s'abandonne dans son confort, dans l'indifférence où souvent nous la voyons pleurnicher sur quelques heures perdues ; cette grève démontre que la conscience ouvrière n'est pas morte. Certes nous sommes loin des combats révolutionnaires que nous aimerions voir. Cette messe de minuit dite au fond d'un puits nous soulève le cœur de dégoût. Certes les défilés où surgissent de nombreuses cornettes ridiculisent la lutte ouvrière. Cette sacrée union nationale (qui vient toujours au bon moment) formée dans six départements, nous fait hausser les épaules, sachant que cela n'aboutit qu'à la victoire de la classe dirigeante.

Mais à Decazeville, des travailleurs luttent, montrent la nocivité et l'incohérence du régime, ils ébranlent les paroles « du chef prestigieux » qui disait le 21 septembre dernier visitant l'Aveyron « Vous ne me faites pas l'effet de gens désespérés ».

Le temps du désespoir s'est installé dans l'Aveyron c'est à nous qu'il appartient de leur redonner espoir de temps meilleurs, au-delà des politiciens de toute couleur, dans une économie socialiste et libertaire, où l'ouvrier ne sera plus un matricule, un pion que l'on déplace au gré des trusts et des besoins des monopoles.

Oui, nous sommes solidaires des mineurs de Decazeville dans leur combat face au régime que nous exécrons. **Notre place n'est pas sur le trottoir, mais sur la chaussée avec eux, et face à la charité chrétienne, sachons appliquer la solidarité de classe.**

L. MALFANT.

APPEL

Nous avons toujours eu pour ligne de conduite de ne rien cacher à nos lecteurs, de nos déboires comme de nos espérances.

Inconnus comme connus nous les considérons comme des amis qui, ainsi que nous, ont à cœur de voir se poursuivre un Journal libre s'adressant à des hommes libres.

C'est pourquoi nous trouvons normal de jeter aujourd'hui un cri d'alarme qui, nous le savons, ne restera pas sans écho.

Nous traversons aujourd'hui de grandes difficultés que la saisie de notre numéro de décembre ne fait qu'accroître.

Cependant, le Monde Libertaire ne disparaîtra pas ou ne sera pas suspendu pour une question de gros sous.

Nous ne le voulons pas ! Vous ne le voulez pas non plus !

Vous souscrirez, vous nous enverrez de nouveaux abonnés.

D'avance, nous vous disons merci.

LE GESTE D'ALEXANDRE

Faut-il rappeler le récit de ce nœud gordien que nul n'avait pu démêler et que le roi de Macédoine trancha du fil de son épée.

Histoire ou légende il apparait à certains comme la consécration de la force brutale face aux questions épineuses de la vie que la violence ne saurait résoudre.

Mais l'interprétation du symbole est multiple et je veux voir dans le geste d'Alexandre autre chose que l'opposition stupide du militaire à tout ce qui touche à l'esprit.

Ce coup d'épée c'est le refus pour l'homme de se laisser enfermer dans tous les faux problèmes et d'y consacrer son temps et sa vie au détriment de toutes les tâches nobles et élevées qui l'appellent.

C'est ainsi que dans un monde sans avenir et dans une société sans issue, l'on nous invite à nous pencher sur le fonctionnement idéal d'institutions, de régimes et de systèmes que nous n'aspirons qu'à voir disparaître.

Certains camarades, par crainte du ridicule, pour ne pas paraître ignorants de ce qui les entoure n'hésitent pas à se consacrer à telle ou telle question économique, juridique, politique et ne tardent pas à s'y engluer, oubliant la frontière qui sépare la documentation de la prise en charge.

Une erreur aussi majeure ne se produirait pas si l'on faisait cette interrogation préalable, devant tout problème énoncé :

— A quoi sert-il de le résoudre ?

Et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il apparaîtrait comme parfaitement inutile d'y apporter la moindre solution ; quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il serait loisible de constater que lesdits problèmes ne relèvent d'aucune nécessité, ne répondent à aucun besoin et n'ont été créés que pour noyer le poisson par leur multiplicité.

En conséquence on peut poser en axiome ces deux termes :

— d'abord, que tout ce qu'on nous présente comme absolument indispensable dans une société capitaliste et étatique, cesserait presque toujours de l'être dans un monde rationnel et organisé ;

— ensuite, que même ce qui montre un caractère utilitaire indéniable, se trouve (dans l'état de choses actuel) obligatoirement détourné de ses fins, par un système vicié à la base.

En effet, entre une société qui vise au profit et une société qui vise à la répartition, entre une organisation dont le but est l'enrichissement particulier et une organisation dont le but est la satisfaction commune, entre un monde pour qui tout est fonction de l'argent et un monde pour qui tout est fonction des besoins humains, il n'y a pas divergence partielle et accidentelle mais opposition fondamentale et permanente.

Dans le premier cas, l'objet est l'enrichissement personnel, sans souci des disettes et des famines ; en se servant de ces disettes et de ces famines et en les créant au besoin par des spéculations avantageuses.

Dans le second cas, la forme monétaire ayant disparu, le souci de l'humanité aussi bien collectivement qu'individuellement est la production matérielle et intellectuelle capable de pourvoir aux exigences humaines.

Dans le premier cas ce qui importe c'est de créer des besoins factices pour assurer des débouchés : modes nouvelles, publications insanes, etc., dont le but est d'une part d'imposer une source de gâchis sans laquelle le commerce s'appauvrirait, d'autre part de maintenir un horaire de travail élevé de la classe travailleuse.

Dans le second cas, tout visant à l'économie, la servitude du travail s'amoindrirait, les loisirs y gagneraient en raison inverse et les besoins de l'homme seraient édictés par l'homme lui-même, riche de sa force pensante et non par snobisme, publicité mercantile et puérilité d'esprit entretenue et développée par les pouvoirs.

Lorsque comme Alexandre on a osé trancher un tel nœud gordien, que deviennent les questions qui nous obsèdent sur la valeur d'une marchandise, et si elle doit être évaluée au prorata du temps mis à la fabriquer ou de la rareté de la matière première qui la compose ?

Préoccupations d'autant plus superflues qu'elles sont insolubles ?

Quelles possibilités a-t-on de déterminer ce qui revient à tel ou tel homme d'une œuvre accomplie ? Combien de précurseurs y ont-ils rêvé ? Combien de savants, d'ingénieurs se sont-ils penchés sur sa réalisation ? Combien de manœuvres et d'exécutants l'ont-il expérimentés ?

Et dès lors qu'on ignore même le nombre de ses artisans, comment pourra-t-on évaluer en temps, les tentatives et les échecs, les recherches et les méditations où quelquefois le subconscient compte plus de réussite que le conscient ?

Quant à la valeur intrinsèque de la matière première son estimation en est tout aussi factice dans un temps ou son extraction est plus rapide chaque jour et où même l'on peut créer synthétiquement les produits dont la nature se montre avare.

Au surplus cette rareté de certaines matières premières n'est-elle pas entretenue pour en maintenir les cours, ainsi que nous le disait notre camarade P.V. Berthier dans l'un des billets de ce journal, où il nous apprenait que des soldats montaient la garde autour de tonnes de diamants qui, jetés sur le marché, en feraient s'effondrer les prix.

En réalité la valeur d'un objet, à l'exclusion de toute estimation monétaire, est fonction du besoin qu'on en a, et une société digne de ce nom doit être capable de pourvoir à ce besoin.

Ce qui précède et qui vise la question économique pourrait tout aussi bien se poursuivre dans le domaine politique, juridique ou autre.

Encore une fois que les camarades qui s'aventurent sur un pareil terrain ne le fassent que pour dénoncer les inévitables contradictions et pour constater les lézardes d'une société mourante.

Et devant les questions oiseuses qu'ils risquent de se voir poser, qu'ils n'hésitent pas à renouveler le geste d'Alexandre.

Maurice LAISANT.

SOUSCRIPTION

SOMMES REÇUES
DU 21 DECEMBRE 61 AU 17 JANVIER 62

Ciron, 4,50 ; Dumas, 4,50 ; Soultanian, 4,50 ; Latard, 15,00 ; Aubert, 4,50 ; Delpon, 4,50 ; Bernard M., 4,50 ; Velleau, 2,00 ; Prévôtel M., 35,00 ; Delanoy, 4,00 ; Lantuejoul, 4,00 ; Roche, 1,00 ; Sèvere, 1,00 ; Bouvret, 4,50 ; Delorme, 4,50 ; Gourcerol, 4,50 ; Gr. de Versailles, 4,00 ; Jordy, 20,00 ; Vernière, 3,00 ; Michaud, 5,00 ; Lasfargue, 6,00 ; Bidé, 10,00 ; Beguin, 1,50 ; Lapeyre Ar., 200,00 ; Mari, 20,00 ; Pruniaux, 4,00 ; Magueur, 4,50 ; Bichon, 3,00 ; Baila, 80,00 ; Fernandez, 20,00 ; Sener, 50,00 ; Ferrer Sol, 100,00 ; Belloni, 4,50 ; Kremer, 5,00 ; Thévenet, 6,00 ; Navel, 10,00 ; Davesne, 19,00 ; Creugny, 4,50 ; Garcia Obd., 1,50 ; Eychenne M., 4,50 ; Forest, 4,50 ; Berthet, 2,00 ; Pezzoli, 4,50 ; Metaut, 4,50 ; Deleuze, 50,00 ; Prachia, 10,00 ; Cazaux, 5,00 ; Rotge, 9,50 ; Marius J., 4,50 ; Michot J., 10,00 ; Delpeuch, 1,50 ; Espérantistes, 10,00 ; X., 10,00 ; Hans, 4,00 ; Roche, 1,00 ; Delanoy, 9,00 ; Lantuejoul, 5,00 ; Sévère, 1,00 ; Nicolas, 2,60 ; Verbroek, 9,00 ; Delteil, 5,00.

LA GUERRE D'ESPAGNE
par HUGH THOMAS (Robert Laffont, éd.).

Voici un nouvel ouvrage sur la guerre d'Espagne. Hugh Thomas avait cinq ans lorsqu'éclata la tragédie qui devait servir de prologue à la deuxième guerre mondiale. Citoyen britannique il a fait ses études à Cambridge puis à la Sorbonne. Hélas, ça ce sent ! Il appartient à ces jeunes intellectuels pour qui la méthode historique trouve son point culminant dans les travaux de Guisot ou de M. Thiers. Cela nous vaut une histoire de la guerre d'Espagne ennuyeuse et vide où les bons sont vraiment bons, les méchants horribles, et les anarchistes des va-nu-pieds et des bandits. Ce « remarquable » historien liquide les batailles révolutionnaires en quelques pages d'une incompétence notoire. En revanche, la haute stratégie l'émeut et il avance ou fait reculer les bataillons et commente les victoires avec la compétence et l'obstination d'un stratège du Café du Commerce.

En bref, il s'agit d'une relation historique bien naïvement réactionnaire et cléricale qui permettra aux distingués habitués des salons parisiens de se former le goût et de continuer à parler avec compétence de choses qu'ils continueront à ignorer. En tout, sept cents pages d'un format respectable !

On ne parle ici de cette sorte d'ouvrages que pour signaler ce qu'il ne faut pas faire et surtout pas lire car ils sont voués à l'oubli aussitôt que publiés.

L'AFFAIRE TOUKATCHEVSKY
par VICTOR ALEXANDROV.

Ce livre, qui parait dans la même collection que celui dont j'ai parlé précédemment, rend un tout autre son. A travers l'histoire du maréchal soviétique que Staline fit exécuter peu de temps avant la guerre mondiale l'auteur nous fait pénétrer dans les rouages actionnés par la « Guépéou » et qui aboutissaient à ces procès dramatiques qui soulevèrent la réprobation universelle.

La construction du volume est curieuse. L'auteur a consulté sur les archives et les mémoires des contemporains et il a bâti à partir de ce matériel forcément sec ou partisan le mouvement de l'action dramatique, qui s'ordonne comme un roman. Ce qui aurait pu être une catastrophe s'avère, grâce au grand talent de Victor Alexandrov, une réussite brillante. La vivacité des dialogues donne au récit une vérité tout en profondeur, beaucoup plus convaincante que la vérité linéaire chère aux pions des classes d'histoire. Mais en dehors même de la machination qu'il s'ingénie à nous faire saisir, il a brossé quelques tableaux magistraux des personnages de la cour de Staline. Ceux de Yagola, de la N.K.V.D., de Vorochilov et surtout celui du curieux personnage que fut Radek ne sont pas parmi les moins bien réussis.

C'est un livre à lire où la petite histoire et le comportement des personnages secondaires nous introduit mieux dans la vie secrète du personnel politique de la Russie que les tonnes de papier noirci par les théoriciens à gages.

LA CHANSON SOCIALE DE BERANGER A BRASSENS
par PIERRE BROCHON (Editions Ouvrières).

Voici un petit livre qui, écrit avec goût par un érudit, redressera bien des erreurs. L'auteur ne prétend pas nous donner une histoire complète de la chanson mais simplement un aperçu de ce qu'elle fut pendant cent cinquante ans. C'est la première fois, je crois, qu'un historien de ce genre mineur s'attache à la qualité purement littéraire d'un texte, ne laissant à l'anecdote que l'importance qu'elle a. Brochon a su faire également la différence qui existe entre la chanson et la poésie faite pour être lue, et cela lui permet d'échapper à ce travers où sont tombés certains de ses confrères, qui séduits par une image, n'hésitent pas à vouloir nous faire prendre un vers de mirliton pour un vers somptueux.

PALABRES
de LEO CAMPION (Editions du Scorpion).

On ne raconte pas un bouquin de Campion. Après avoir lui-même dessiné la première page de son livre, sollicité une préface de William Shakespeare son confrère, un type connu et discuté, Campion mêle les personnages de ses précédents ouvrages et, sous sa plume tantôt grinçante, tantôt joyeuse, tout ce joli monde s'agite, discute, proteste, approuve (c'est plus rare) les propos essentiels que le maître du ballet fait virevolter sous leur nez.

Ça se prend par petite dose, le soir, solidement calé par les oreillers, un verre à portée de la main et un mégot au coin des lèvres. Mais attention, ne vous y trompez pas, entre deux calembours raides à étaler son homme, vous risquez de tomber sur un morceau de philosophie sans réplique qui vous gâchera votre sommeil.

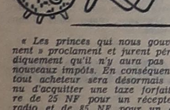
Une leçon d'histoire

Un important groupe de jeunes, de toutes les tendances, appartenant à la profession du spectacle (Théâtre, Cinéma, Télévision...) vient de former le « Comité des Jeunes du Spectacle », patronné par de nombreuses personnalités artistiques. Le but de cette organisation est de lutter contre la guerre d'Algérie.

Un premier spectacle a été monté, « Leçon d'Histoire ». Spectacle d'un genre particulier, puisqu'il comprend en dehors de simple représentation théâtrale, des projections de films et de photos.

Le « Comité des jeunes du spectacle » présentera cette « Leçon d'Histoire » dans le courant du mois de février.

Tous ceux qui voudront y assister, (et nous espérons qu'ils seront nombreux) trouveront les renseignements nécessaires Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris, 11e, tél. VOL. 34-08.



« Les princes qui nous gouvernent » proclament et jurent périodiquement qu'il n'y aura pas de nouveaux impôts. En conséquence, tout acheteur sera désormais tenu d'acquitter une taxe forfaitaire de 25 NF pour un récepteur radio et de 85 NF pour un appareil de télévision, et cela, même s'il a déjà versé la redevance annuelle. Cette nouvelle dîme est-elle destinée à punir l'usager ?

∴

Nous avons signalé en son temps la montée d'un billant défenseur de la bonne chanson : Jean Ferrat. Cet excellent artiste a obtenu un grand prix du disque. Nous l'en félicitons et nous sommes heureux qu'il confirme ainsi notre jugement.

∴

Les ressources de dame radio sont insoupçonnables, elle le prouve une fois de plus avec l'émission : « Voulez-vous changer avec moi » de J. Faivre et Cl. Darel, Inter samedi 17 h. 40. Il s'agit ici d'échanges d'appartements. Cette sacrée vie moderne !

∴

Nos amis espérantistes ont pu entendre, le 28 décembre dernier, la millième émission que Radio Varsovie diffuse quotidiennement dans la langue du Docteur Zamenhof. Bien sûr, la propagande marxiste y sévit. Cependant, il y a là chaque jour 30 minutes d'exercice auditif de 16 h. 30 à 17 h. sur 31 mètres 01 - 41 m. 12 - 48 m. 43 et 249 mètres.

∴

Armand Lanoux, dont nous avons souvent vanté ici les mérites, nous régale un dimanche sur deux à France II Régional, 20 h. 40, avec « La Ville enchantée », « ballet radiophonique » dont il est à la fois l'auteur et le présentateur.

Cette émission publique diffusée à la Maison de la Radio de Strasbourg avec le concours de l'orchestre symphonique de la station est prétexte à poésie, bonnes musiques, bonnes chansons.

Nous avons entendu, le 21 janvier, interprété par Francesca Solleville : « Le métro », de Francis Claude et Léo Ferré et « Thank-you Satan » de Ferré, entre autres bonnes choses, cela représente un certain courage. Bravo Armand Lanoux !

J.-F. STAS

le monde
libertaire
Des Lettres et des Arts

RELISONS les CLASSIQUES DE L'ANARCHIE

L'EXCELLENT ouvrage que vient de publier notre ami A. Respaut et qui aurait mérité d'être augmenté d'une bibliographie substantielle vient à point pour nous rappeler la richesse et la complexité des textes sur lesquels fut bâti notre enseignement depuis une centaine d'années. Et à ce titre « Sociologie Fédéraliste Libertaire » sera un outil précieux pour introduire nos jeunes militants auprès des sociologues qui ont construit une œuvre devenue classique, dont la richesse fait l'émerveillement de ceux qui la fréquentent avec assiduité.

Certes la vie moderne qui emporte les êtres à une cadence effrénée, laisse peu de temps à la méditation et l'expression orale qui résume et raccourcit, s'emploie à suppléer tant bien que mal à la lecture approfondie des textes ! Plutôt mal que bien d'ailleurs et c'est ce qui explique que trop de gens n'ont de l'anarchie qu'une idée approximative qui relève plus de « la foi du charbonnier » que d'une conviction sagement mûrie et pour ceux-là, trop souvent notre collectivisme s'apparente au Socialisme d'autres écoles dont il serait simplement le prolongement dans la pensée et d'une forme un peu plus énervée dans le mouvement. Or l'anarchie est autre chose et pour bien le comprendre une fréquentation de nos classiques s'impose, mais ce qui s'impose avant tout c'est de connaitre l'histoire de l'anarchie.

Il existe une excellente « Histoire du Mouvement Anarchiste ». L'auteur Jean Maitron n'est pas un anarchiste mais un universitaire et un historien. Son ouvrage est donc vu de l'extérieur. On peut en discuter bien des détails et bien des jugements, mais l'ensemble donne un aspect correct de ce que fut le mouvement libertaire français et les premières pages sont un raccourci objectif des différents aspects de notre philosophie. Il existe également deux autres ouvrages importants qui par leur mouvement sont d'excellentes introductions à une étude de l'anarchie. « La révolution inconnue » de Voline et « Pierre Kropotkine » de G. Woodkock et I. Avakoumovitch. Ces deux livres se complètent en ce sens que le second traite à travers la vie du militant toute l'activité du mouvement anarchiste jusqu'à la révolution russe et le premier le continue car il nous informe de l'attitude des anarchistes russes dans la révolution et après la révolution. On peut ajouter à ces trois ouvrage indispensables « L'Histoire du Mouvement ouvrier » de Edouard Dolléans qui fait une très large place à Proudhon aux militants de la première Internationale et à la participation des Communistes anti-autoritaires à la Commune de Paris. Si on joint à ces ouvrages importants les biographies de « Louise Michel » par Fernand Planche et de « Sébastien Faure » par Jeanne Humbert qui dépassent également le sujet du récit, on possède

par Maurice JOYEUX

un ensemble de volumes, que l'on trouve en librairie et qui donnent un aspect satisfaisant de ce que fut l'activité du mouvement anarchiste depuis la création des Chambres syndicales d'inspiration Proudhonienne à la suite du manifeste des soixante et des premiers groupes libertaires au lendemain de la Commune, jusqu'à nos jours.

Mais aussi complètes que soient ces études, elles ne peuvent prétendre se substituer (et d'ailleurs tel n'est pas leur but) aux ouvrages que nous ont laissés nos écrivains et seule une connaissance des textes permet de discuter utilement des doctrines qui y sont proposées. On peut diviser nos théoriciens en trois grands groupes. Les moralistes, les doctrinaires, les propagandistes, encore qu'il faille bien se garder de généraliser car certains d'entre eux peuvent suivant l'œuvre à laquelle on fait allusion se classer soit dans un groupe soit dans l'autre, malheureusement beaucoup de leurs ouvrages qui n'ont pas été réédités sont introuvables en librairie mais beaucoup existent dans le fond social de toutes les bibliothèques importantes.

L'anarchiste individualiste qui est une attitude et pas simplement un réflexe de protection individuelle est d'abord d'ordre moral en ce sens qu'il s'adresse à la raison. Les philosophes et les écrivains qui défendirent cette doctrine sont nombreux. Le livre de Stirner « L'unique et sa propriété » vient d'être réimprimé. Une bonne partie de l'œuvre de Han Ryner se trouve chez le libraire. On peut encore se procurer des brochures d'Armand, de Manuel Devaldès. Il est malheureusement difficile de trouver l'ouvrage de Benjamin R. Tuckeer qui a essayé de conférer à l'individualisme anarchiste classique un sens collectif à travers la responsabilité individuelle. On peut aussi classer dans ce groupe « L'Etique » de Kropotkine paru chez Stock avant la guerre, épuisé depuis peu et qu'on retrouve chez les bouquinistes.

Mais s'il est relativement facile de se procurer des ouvrages traitant de l'anarchisme individualiste pour des raisons qui d'ailleurs seraient trop longues à analyser mais qui mériteraient une étude sérieuse, il est par contre beaucoup plus difficile de se procurer l'œuvre de trois auteurs que je considère comme essentielle pour qui veut se faire une idée exacte de ce que représente l'anarchisme collectiviste d'où sont sortis, le communisme anti-autoritaire et l'anarcho-syndicaliste. Je veux parler de l'œuvre de Proudhon, de Bakounine et de Kropotkine.

On est en train de rééditer Proudhon dont on ne trouvait plus que le « Fédéralisme » l'importance de Proudhon est considérable non pas tant pour avoir donné au terme « anarchie » son sens historique, que pour avoir le premier et le seul, de son époque posé le problème ouvrier en dehors de tous contextes politiques, d'où ces deux controverses restées fameuses, l'une avec Marx, l'autre avec Louis Blanc le théoricien du socialisme parlementaire de l'époque. L'œuvre de Proudhon est touffue, beaucoup de ses analyses basées sur l'économie du temps, beaucoup de ses « visions » sur le mutualisme sont aujourd'hui dépassées mais ses ouvrages politiques sur les rapports du travail et du capital, sa théorie des contrats, fédéralisme économique plus solide que son fédéralisme géographique, résiste à l'épreuve du temps. Il faut lire de Proudhon « Système des contradictions économiques » « Théorie de la propriété » « De la capacité politique de la classe ouvrière ». « La Philosophie de la misère » et surtout le meilleur livre écrit sur la révolution de 1848 « Les Mémoires d'un révolutionnaire ».

L'œuvre de Bakounine éditée chez Stock entre les deux guerres est également épuisée On trouve encore chez les bouquinistes « Dieu et l'Etat » qui d'une façon ramassée expose sa doctrine révolutionnaire. Son œuvre complète va, paraît-il, être rééditée. Nous parlerons alors plus longuement de son contenu qui a aussi une valeur considérable de propagande car elle comprend de nombreux articles parus dans les journaux anarchistes de l'époque et éclaire sa conception de l'action pratique des groupes révolutionnaires.

Un certain nombre d'ouvrages de Kropotkine parurent également chez Stock et il ne doit pas être impossible d'en exhumer trainant dans les boites des quais ou dans les fonds de bibliothèques. L'œuvre de Kropotkine est essentielle. Mieux que d'autre, il a su tracer un ensemble cohérent et solide des perspectives du communisme libertaire. Il faut d'abord lire « La conquête du pain » puis « L'Entraide » un facteur d'évolution », « Champ, usine et atelier », « Mémoire d'un révolutionnaire », « La science moderne et l'Anarchie ». Il faut également lire Elysée Reclus, Malatesta, Jean Grave dont les œuvres sont difficilement trouvables aujourd'hui. Enfin signalons « La douleur universelle » de Sébastien Faure qui fut surtout un vulgarisateur et un propagandiste de talent, le plus grand de tous probablement.

La bibliographie de notre mouvement Anarchiste compte de nombreux ouvrages de propagande et certains des livres cités plus haut, les livres de mémoires par exemple appartiennent à ce groupe. Je voudrais signaler l'ouvrage de Pierre Besnard « Le monde nouveau » dont certains passages ont vieilli mais qui reste un excellent manuel pour l'application d'un Fédéralisme pratique et qui s'inspire des structures de l'organisation du syndicalisme traditionnel qui calque toutes les activités humaines.

On pourrait citer bien d'autres noms, bien d'autres titres. Cet article ne prétend pas en donner une bibliographie complète. Mais on peut se procurer les ouvrages qui y sont signalés et qui sont des classiques de l'anarchie. Ils donnent une image fidèle des grands courants de la pensée libertaire. Les lire et les relire, les transposer dans notre temps, les confronter avec l'évolution des autres disciplines socialistes est indispensable, à tous ceux d'entre nous pour qui l'anarchie est autre chose qu'un défi, pour tous ceux qui sont hantés par une construction sociale dégagée de l'autorité qui pourrit tout ce qu'elle touche.

P.S. — Tous les livres dont je parle se trouvent dans notre librairie de la Fédération anarchiste (3, rue Ternaux).

CLASSIQUES ANARCHISTES

Parce que je demande l'égalisation économique et sociale des classes et des individus, parce qu'avec le Congrès des travailleurs de Bruxelles je me suis déclaré partisan de la propriété collective, on m'a reproché d'être communiste. Quelle différence, m'a-t-on dit, faites-vous entre le communisme et le collectivisme ? Je suis étonné vraiment que M. Chaudey ne comprenne pas cette différence, lui, l'exécuteur testamentaire de Proudhon. Je déteste le communisme parce qu'il est la négation de la liberté et que je ne puis concevoir rien d'humain sans liberté. Je ne suis point communiste parce que le communisme concentre et fait absorber toutes les puissances de la société dans l'Etat, parce qu'il aboutit nécessairement à la centralisation de la propriété entre les mains de l'Etat tandis que moi, je veux l'abolition de l'Etat. L'extirpation radicale de ce principe de l'autorité et de la tutelle de l'Etat qui, sous le prétexte de moraliser et de civiliser les hommes, les a jusqu'à ce jour asservis, opprimés, exploités et dépravés. Je veux l'organisation de la société et de la propriété collective ou sociale de bas en haut, par la voie de la libre association, et non de haut en bas par le moyen de quelque autorité que ce soit. Voulant l'abolition de l'Etat, je veux l'abolition de la propriété individuellement héréditaire, qui n'est qu'une institution de l'Etat, une conséquence même du principe de l'Etat.

Voilà dans quel sens je suis **collectiviste** et pas du tout communiste.

Michel BAKOUNINE
(Congrès de la Ligue de la Paix et de la Liberté, Septembre 1868.)

Roger HAGNAUER, collaborateur de la **Révolution prolétarienne** et du **Monde Libertaire**, vieux militant syndicaliste de l'Enseignement, a publié déjà un livre sur la lecture pour s'informer, s'instruire et se distraire:

JOIES et FRUITS DE LA LECTURE

Il publie aujourd'hui, à l'usage des jeunes travailleurs, des apprentis, des élèves de collèges généraux, industriels, techniques... un livre ayant pour objet de vulgariser les techniques de la composition écrite et de l'exposé oral — avec de nombreux exemples et des exercices proposés et corrigés :

Au temps du stylo et du micro.
L'EXPRESSION ECRITE ET ORALE
(Introduction de M. Maurice DAVID, Inspecteur Général de l'Education Nationale)

Deux livres, publiés par les **Editions Ouvrières** qui doivent prendre place dans toutes les bibliothèques syndicales, sur les planchettes à livres des militants ouvriers.

Joies et fruits de la lecture, 6 NF.

Au temps du stylo et du micro: 9,45 NF.

LA RÉVOLUTION DADA AU CINÉMA

Il y a quelques années, la société en général et « l'American way of life » en particulier, furent balayés, écrasés et définitivement tournés en ridicule par un certain cinéma comique venu des Etats-Unis. S'opposant aux classiques comédies américaines, telles que les films avec Carry Grant par exemple, ou les fausses audaces comme « Hellzapoppin », une pléiade de cinéastes déversa sur l'écran un raz de marée révolutionnaire, foulant aux pieds convention, morale, institutions.

Nous trouvons des réalisateurs comme Frank Capra, (auteur de la fameuse série « Pourquoi nous combattons », montage d'actualités anti-Fascistes, dont la quasi totalité des copies est actuellement détruite par les Américains). Des acteurs comme Buster Keaton, réalisateur et interprête de génie, dépassant même Chaplin dans des films comme « The Navigator », « The General », Harry Langdon, réussissant à imposer une conception intégralement surréaliste de la vie, puis, plus tard, W.C. Fields, les premiers films de Danny Kaye, (je pense au « Laitier de Brookling », « Un fou s'en va-t-en guerre » et surtout « La vie secrète de Walter Mitty », exaltant la puissance surréelle du rêve face à une société sans intérêt, forçant ces rêves à devenir réalité, faisant ainsi œuvre révoltée) et enfin les Marx Brothers, parfaite synthèse de tout un cinéma aussi bien muet que parlant, allant de Mac Sennet à Capra. Dès l'apparition des Marx, un certain nombre de données est exposé comme des faits normaux : le vol, la destruction systématique de toutes les chaînes muselant l'individu, le mépris de toute retenue, aussi bien sociale qu'érotique. Le seul but des Marx est « Fais ce que veux ».

Pour cela, une seule méthode, refuser tout ce qui déplait, créant ainsi une force destructrice contre laquelle la société policée ne peut rien.

Jadis, dans une poursuite en voiture entre bandits et policiers, Mac Sennet faisait griller un feu rouge par la voiture des voleurs, qui parvenaient ainsi à s'échapper, le car de police s'étant naturellement arrêté au feu de signalisation. Les Marx vont plus loin. Un salon leur parait laid ? ils le brûlent. Une femme âgée les ennuie ? ils la giflent. Un homme est riche et déplaisant ? ils le volent.

Le déchainement Dadaïste face à une société hypocrite trouve en eux un accomplissement essentiel sur le plan de l'image.

Dans « La soupe au canard », Groucho Marx, devenu président de la République, travaillera pour le compte de plusieurs pays à la fois, brouillera sans cesse les cartes, finira par faire tirer sur ses propres troupes, en un mot saccagera tout, véritable Père Ubu ou Héliogabale, « l'Anarchiste couronné ».

Nous avons pu revoir récemment « Une nuit à l'Opéra », un des meilleurs films des Marx. Aujourd'hui, c'est « Go West » qui ressort à la Pagode, après un long oubli. Ce n'est pas leur meilleur film, de loin. Cependant nous y trouvons l'essence de tout ce qui fait leur force.

Il faut aller voir ce film, qui, après vingt ans, se montre plus corrosif et d'Avant-Garde que les tentatives plus ou moins ratées de certains jeunes du cinéma Français.

Pour les Marx Brothers, la révolte est permanente, elle est définitive.

Jean ROLLIN

LA GÉNÉRATION ALGÉRIENNE ET SES TÉMOINS

« Génération algérienne » : je ne crois pas que l'expression nécessite de longues explications. Cette génération, c'est la nôtre, à nous, qui avons été envoyés en Algérie. L'un de ses témoins, G. M. Mattei, disait justement (Esprit, mai 58) : « « Notre formation commune, c'est celle de l'assassinat gratuit... La guerre en Algérie est le certificat d'études de la jeunesse française. On le passe tous avec succès... Le destin de la jeunesse est lié à la guerre en Algérie... »

Je voudrais aujourd'hui essayer de faire le point au moment où parait chez F. Maspéro le premier livre de G.M. Mattei, « Disponibles » (Cahiers Libres No 26) après ses témoignages des Temps Modernes (Juillet-Août 57) et d'Esprit (Mai 58).

Nous sommes tous des témoins. Tout le monde est d'accord là-dessus. D'autant plus que tout le monde est d'accord pour nous faire taire. Mais nous en avons trop vu. Nous serions des lâches, nous nous ferions complices par notre silence.

M. Lucien Guissard dans un grand article sur « les écrivains et la guerre d'Algérie » (dans La Croix des 14 et 15 octobre 60) remarquait : « Les soldats du contingent, parmi lesquels une proportion non négligeable d'hommes cultivés, ne prennent pas la plume en masse pour raconter « leur » guerre... A leur retour d'Algérie, les conscrits sont peu bavards... ».

Pourtant quelques-uns avaient déjà levé un coin du voile.

Le « Journal de Genève » du 25 avril 60 écrivait à propos du témoignage de Jacques Tissier, « Le gâchis » (Editeurs Français Réunis, 1960) : « Il y a toujours dans le contingent des gens qui ne sont pas d'accord, et qui finissent par le dire. C'est la loi des grands nombres... Il y a des officiers bornés, des sous-officiers stupides, des soldats inutilement cruels dans toutes les armées. C'est encore la loi des grands nombres. Mais il ne faut pas s'étonner si les adversaires de la guerre d'Algérie se servent de ces défauts pour condamner cette guerre. C'est le contraire qui serait étonnant. »

Depuis, il y a eu « Zones interdites » par J.P. Talbo-Bernigaud (Les Temps Modernes, janvier 61). Il y a eu « 80 exercices en zone interdite » par Daniel Zimmermann (R. Morel, 1961).

Il y a eu « Les égorgeurs » par Benoist Rey (Minuit, 1961). Nous avons signalé leur parution dans la mesure du possible en temps voulu. Mais ce rappel ne doit pas être inutile. Ce peut être l'occasion de réparer des oublis. Or ces témoins et leurs témoignages nous aident à y voir clair.

Nous n'avons cité jusqu'ici que des hommes qui racontent ce qu'ils ont vu, des gens dont nous sommes sûrs qu'on leur a fait faire la guerre en Algérie.

Nous pourrions citer aussi ce roman qui nous concerne directement « H.S. » (hors serivce) par Henri Deligny (La Cité, Lausanne, 1961) dont nous ne savons pas si l'auteur a participé aux campagnes de pacification et de maintien de l'ordre. Nous pourrions citer enfin le témoignage des déserteurs et des insoumis : « Maurienne, « Le déserteur » (Minuit, 1960), M. Maschino, « Le refus », (Maspéro, 1960), « L'engagement » (id. 61).

La liste est incomplète. Il faudrait établir la bibliographie de la génération algérienne. Ce n'est pas notre tâche présente.

Témoins, nous sommes donc partis pour l'Algérie et nous en sommes revenus. Comment ? Comme des hommes.

D. Zimmermann, page 72 : « Je serai peut-être devenu un homme tout simplement ».

B. Rey, page 97 : « Un matin d'octobre, nous nous sommes retrouvés sur le quai d'embarquement, face à la mer. Quelques-uns manquaient à l'appel. Morts pour rien. Un officier nous a dit : « Maintenant, vous êtes des hommes ».

Des hommes à qui l'on a appris à tuer. ...« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? »...

Cruelle épreuve que celle qu'il nous a fallu affronter. Deux solutions s'offraient à nous : la subir ou la refuser. De toutes façons, il fallait s'engager. Parmi nos témoins, G.M. Mattéi est de ceux qui ont subi l'épreuve. Rappelé en 1956, il a suivi et son chemin l'a mené en Kabylie dans un bataillon de Savoyards. Six mois de séjour là-bas lui ont suffi pour décider de son avenir. Son témoignage nous intéresse d'abord parce qu'il est celui d'un aîné, un aîné parmi nos témoins. En effet, Mattéi appartenait à ces « disponibles », ces « rappelés » qui pouvaient se croire déjà libérés du service militaire et qui durent abandonner l'habit civil une seconde fois. Ensuite, parce qu'il avait eu cet avantage (si l'on ose dire), Mattéi nous a donné l'exemple. Dès son retour il a été un des premiers à parler. Cela bien sûr n'a pas plu à tout le monde. C'est dur de s'entendre dire la vérité en face. Ce serait si facile de se taire.

Et voici que Mattéi récidive. Que n'allons-nous pas entendre ?

J.-L. GÉRARD

THÉATRE — *AU T.N.P.*

L'ALCADE DE ZALAMÉA

Les esthètes brevetés n'ont pas apprécié la truculence de « La Paix » d'Aristophane et sa mise à jour par Jean Vilar. Peut-être goûteront-ils mieux le texte de Calderon ? A moins qu'ils soient choqués par le caractère actuel de l'intrigue. Les esthètes brevetés détestent habituellement tout ce qui leur rappelle qu'ils vivent à un moment donné dans une collectivité donnée où les rapports humains relèvent fort peu de l'esthétique pure.

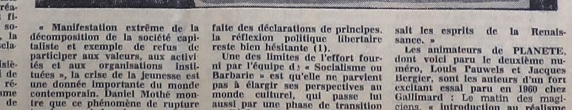
L'action satisfera les amateurs de simplicité. Dans une bourgade arrive une troupe commandée par un capitaine. Le capitaine remarque une jeune fille, mais celle-ci le repousse. Il l'enlève et la viole. L'alcade fait arrêter le capitaine. Un général intervient pour récupérer son subordonné sous prétexte qu'il est justiciable d'un tribunal militaire, non d'un tribunal civil. L'alcade refuse de se soumettre aux menaces. Le capitaine est jugé par le tribunal local, condamné à mort et exécuté.

Notons tout de suite que cette histoire n'est actuelle que dans son exposition, certainement pas dans son dénouement.

Aujourd'hui les tribunaux militaires condamnent principalement des civils. Quand il leur arrive de juger des officiers qui ont violé une femme avec un goulot de bouteille, ils les acquittent ; ce qui a fait dire à Laurent Schwartz le 19 janvier à la Mutualité : « Puisqu'on laisse juger les militaires par des tribunaux militaires, pourquoi ne laisserait-on pas juger les maquereaux par des tribunaux de prostituées ? »

Le T.N.P. n'oublie pas, et nous lui en sommes reconnaissants, que le patrimoine culturel de l'humanité est en même temps un instrument de plaisir, d'éducation et de combat.

Marc PRÉVOTEL



Il a été souvent question dans cette rubrique de « SOCIALISME OU BARBARIE ». C'est que face à un « socialisme » de techniciens et de bureaucrates, entrainés dans le sillage du capitalisme d'Etat, cette revue, par ses recherches et ses analyses, développe avec continuité une pensée socialiste authentique, en prise avec la réalité de la lutte des classes et fidèle à l'exigence essentielle du socialisme : la gestion ouvrière, la transformation du travail d'esclavage en œuvre créatrice.

Le numéro 33 publie la troisième et dernière partie de l'essai de Paul Cardan sur le mouvement révolutionnaire sous le capitalisme moderne. J'attire l'attention de nos lecteurs sur l'ensemble de ce travail, car il recentre très justement les idées socialistes par rapport à tous les réformismes aussi bien que par rapport au « communisme » totalitariste. C'est là un retour aux sources tout autant qu'un effort d'adaptation aux réalités présentes.

« Manifestation extrême de la décomposition de la société capitaliste et exemple de refus de participer aux valeurs, aux activités et aux organisations instituées », la crise de la jeunesse est une donnée importante du monde contemporain. Daniel Mothé montre que ce phénomène de rupture touche aussi les jeunes générations ouvrières.

L'émancipation des peuples colonisés est un autre centre d'intérêt de « Socialisme ou Barbarie » : Lyotard (L'Algérie, sept ans après) et Canjuers (La société Sud-Africaine) évoquant ce problème devant lequel, exception faite des déclarations de principes, la réflexion politique libertaire reste bien hésitante (1).

Une des limites de l'effort fourni par l'équipe de « Socialisme ou Barbarie » est qu'elle ne parvient pas à élargir ses perspectives au monde culturel, qui passe lui aussi par une phase de transition accélérée et de mutation. Dans la plupart des domaines de la connaissance, un esprit nouveau apparait, et une revue vient de naitre qui se propose d'exprimer le courant des idées et des recherches de notre époque. « Ce courant a une saveur forte. Répétons-le : il est comparable à celui qui saisissait les esprits de la Renaissance. »

Les animateurs de PLANETE, dont voici paru le deuxième numéro, Louis Pauwels et Jacques Bergier, sont les auteurs d'un fort excitant essai paru en 1960 chez Gallimard : Le matin des magiciens, « introduction au réalisme fantastique ». Une des hypothèses de départ du livre comme de la revue est que l'homme contemporain est loin d'utiliser les possibilités les plus riches de son cerveau, et qu'une transmutation radicale de l'homme est en préparation. « La révolution à venir sera psychologique ».

Dès à présent, Planète entend montrer que d'autres fonctionnements de l'esprit sont possibles que ceux auxquels nous avons presque toujours recours, et que dans tous les domaines de la science, de l'ethnologie et de l'histoire à la biologie et à la physique, des secteurs importants de la réalité ont été ignorés par la science officielle. Projet aventureux, entrepris par une revue d'une belle tenue littéraire et artistique. Au sommaire : Une ère nouvelle, par Julian Huxley, La grande énigme des rochers sculptés, par Serge Hutin, Mystères autour de la mort de Mussolini, par Gabriel Veraldi, Les Esquimaux, hommes du futur, par Jean Cathelin, La Littérature d'avant-garde soviétique par Jacques Bergier.

(1) A signaler aussi la brochure claire et succincte publiée par « Pouvoir ouvrier » (l'organisation éditant S. ou B.), sur (et contre) la hiérarchie.